

LÉGENDES POÉTIQUES DES SAINTS



LA BIEN-AIMÉE DES ANGES

OU

# LÉGENDE DE SAINTE WIVINE

Fondatrice et première abbesse de la célèbre Abbaye du Grand-Bigard

PAR

**AUGUSTE DAUFRESNE DE LA CHEVALERIE**

Capitaine commandant au 4<sup>e</sup> Régiment de Lanciers



BRUXELLES

COMPTOIR UNIVERSEL D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

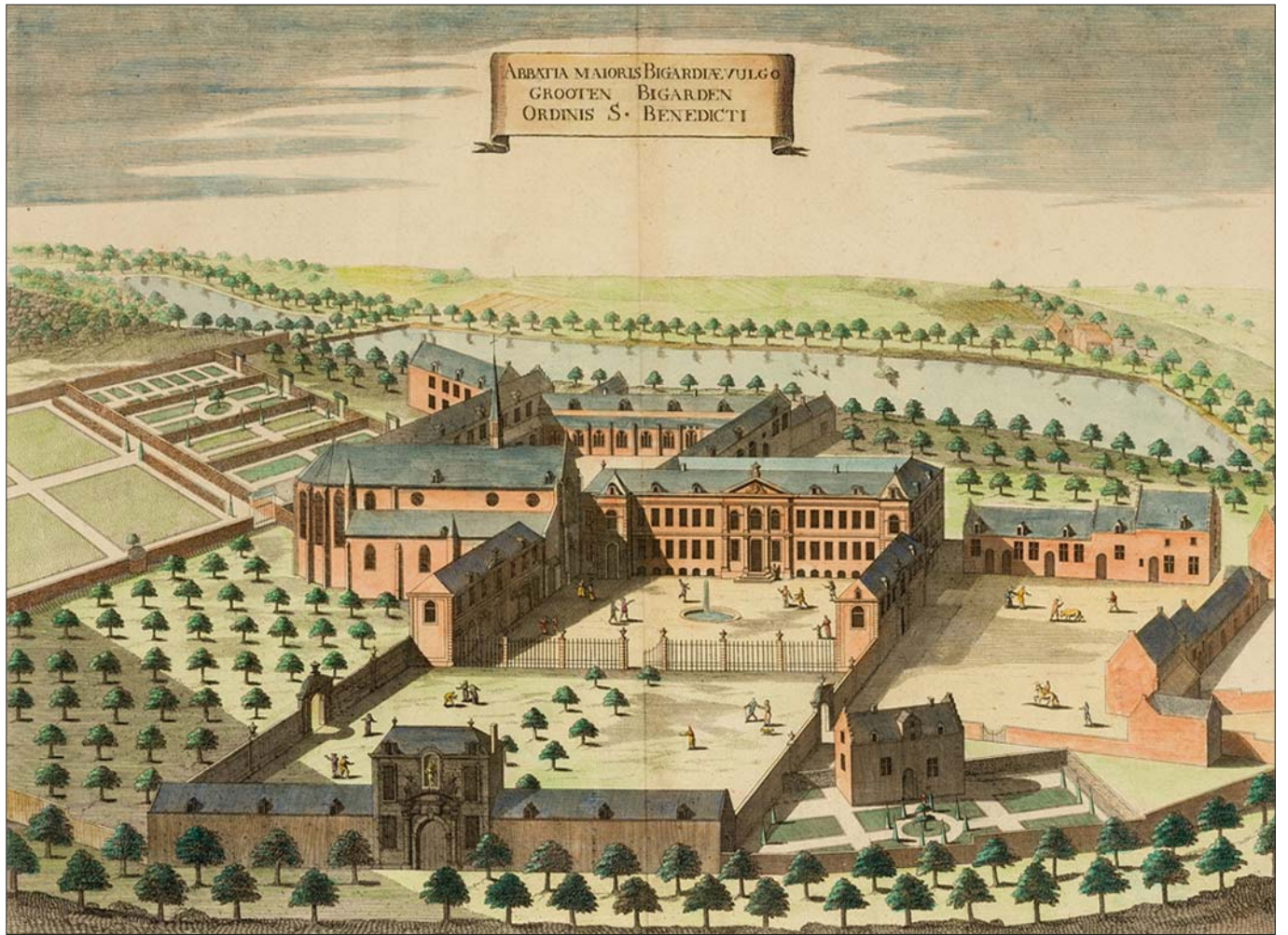
**VICTOR DEVAUX & C<sup>ie</sup>**

Rue Saint-Jean, 26

—

1868

Remis en page par et pour le site [www.eglise-romane-tohogne.be](http://www.eglise-romane-tohogne.be) en février 2023



Abbaye des Bénédictines de Grand-Bigard - «Chorographia Sacra Brabantiae» - 1726-1727

IMPRIMATUR

—  
Malines, mai 1868.

J.-B. LAUWERS, vicaire général.

## DÉDICACE

Cette légende est dédiée par l'auteur au Chapitre de la Confrérie de Sainte-Wivine, établie en l'église de Notre-Dame des Victoires, au Sablon, à Bruxelles, comme un témoignage de sympathie et de haute estime.

## PROLOGUE

Sion ne brillait plus au milieu des déserts :  
La honte sur le front et les bras dans les fers,  
Elle versait des pleurs, esclave infortunée,  
Aux pieds de Soliman qui l'avait enchaînée.

Eh quoi ! Jérusalem, le berceau de la Foi,  
L'amour saint d'Israël et du prophète-roi !  
La cité des rameaux, la cité du Calvaire  
Où Jésus par son sang a racheté la terre,  
Le sépulcre où son corps a reposé trois jours :  
Tous ces lieux, chers objets de nos plus purs amours  
Malheur, malheur ! Sion, comme au temps du prophète,  
De cendres et de deuil couvre sa noble tête !...

Belle Jérusalem ! De lâches imposteurs  
De ton trône éclatant voileront les splendeurs !  
Et ce n'est qu'en bravant les tourments et l'injure,  
Ce n'est qu'au prix de l'or arraché par l'usure,  
Que les Chrétiens pourront prier sur ce tombeau  
Où de leur sainte Foi s'alluma le flambeau !

Ta voix, Pierre l'Hermitte, a vibré dans l'espace.  
C'est la voix de l'honneur, de l'amour, de la grâce ;  
Et l'Europe tressaille à ton puissant appel.  
Du Paradis descend l'Archange Gabriel :  
Il enflamme le cœur d'un enfant des Ardennes ;  
Et bientôt, conducteur des phalanges chrétiennes,  
Godefroid lèvera l'étendard de la Croix.

Sion, ne pleure plus : de tes antiques rois,  
Dans tes murs consolés tu reverras les gloires.  
Un sauveur, un roi belge, à travers cent victoires,  
Accourt, et ceint ton front des plus brillants lauriers.  
Aladin, Soliman sont tombés à ses pieds.  
Jérusalem est libre, et l'Église est en fête.  
Partout de Godefroid l'on chante la conquête ;  
Et le peuple vaillant, dont ce chef est sorti,  
Dans l'univers entier voit son nom applaudi.

Les Belges, les Français, les fils de l'Italie,  
Avant de regagner leur commune patrie,  
S'assemblent à Sion autour de Godefroid,  
Et, dans un même cri, tous le proclament Roi.  
On présente à l'élu le royal diadème ;  
Mais, à son Roi Jésus se comparant lui-même,  
Ce héros que sa foi rend bien plus grand encor :  
« Je ne ceindrai jamais une couronne d'or,  
Dit-il, là même où Dieu fut couronné d'épines. »

Le monde a recueilli ces paroles divines ;  
Qui pourrait les entendre et ne pas les bénir ?  
Nous les gardons, ô Roi, comme un saint souvenir.  
C'est l'accent le plus pur de la grande épopée  
Où brillent les éclairs de ta vaillante épée,  
Et ton beau nom gravé sur le divin tombeau,  
Dans ce cri de ta foi puise un éclat nouveau.

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

Solyme revivait sous le sceptre prospère  
De celui dont le bras l'affranchissait naguère,  
Et tout, dans l'avenir, lui parlait de bonheur,  
Quand son Roi s'endormit dans la paix du Seigneur.  
À l'heure où s'éteignait cet astre magnifique,  
Sur le ciel vapoureux, de la douce Belgique  
Une étoile brillante éclaira l'horizon  
Et réjouit les cieux, de son premier rayon (1).  
Le héros faisait place aux charmes d'une Sainte.  
Ange des chastes vers, que sa tête soit ceinte  
Par tes pieuses mains et de lierre et de lis  
Dans le champ du Sauveur pour elle recueillis !

## PREMIÈRE PARTIE LA JEUNE SOLITAIRE

### LE MANOIR D'OISY

#### I.

Salut, cité de Gand, salut, antique Flandre,  
Salut, ciel bien-aimé, vous qui vîtes descendre  
Sur le sol où germait la fière liberté,  
Comme une noble fleur, la douce sainteté !

Le vieux manoir d'Oisy (2) s'élevait solitaire  
Sur la belle colline et près du monastère  
Fondé par saint Amand au sommet du Blandain,  
Au temps où florissait Éloy, Bavon, Pepin...

Tout trahit l'abondance en ce riche domaine,  
Dont la charité sainte est la bénigne reine ;  
Où l'hospitalité, rayon d'amour divin,  
Tend toujours ses deux bras au pauvre pèlerin ;

Où les pleurs sont taris et la soif étanchée ;  
Où l'aimable pitié nuit et jour est penchée  
Sur le lit que sa main prépare aux indigents ;  
Où l'orphelin surpris retrouve ses parents ;  
Où toutes les vertus que le Christ nous enseigne  
Ont semblé, de concert, établir leur doux règne.

(1) Sainte Wivine naquit en 1100 ; Godefroid de Bouillon mourut la même année.

(2) La noble famille d'Oisy était l'une des plus illustres de la Flandre, avant que l'Artois n'en fût démembré.

Héritiers des vertus de leurs nobles aïeux,  
Là, deux jeunes époux coulaient des jours heureux ;  
Mais, — quel ciel est si pur qu'il n'ait quelque nuage ?  
Dieu n'avait point béni leur brillant mariage :  
Leur foyer était vide, ils demandaient un fils ;  
Le ciel daignera-t-il s'émouvoir à leurs cris ?

Aux d'Oisy le Seigneur dans ses décrets destine  
Un lis de pureté... Bientôt naîtra Wivine.  
Ah ! bien mieux qu'un héros ou qu'un puissant baron  
L'humble fille saura glorifier leur nom !  
Ce nom que dans leurs chants bénissent les fidèles,  
Dieu va l'inscrire aux cieux en lettres immortelles.

Quand Wivine naquit, ses parents enchantés  
Bénirent le Seigneur de ses tendres bontés.  
À sa pieuse mère une voix angélique  
Annonça que l'enfant, fruit d'une souche antique,  
N'appartiendrait jamais qu'au seul Maître des cieux,  
Que ses vertus rendraient leur beau nom glorieux,  
Mais aussi qu'avec elle, avec leur sainte fille,  
S'éteindrait sans retour leur nom et leur famille.

## II.

De ses heureux parents dépassant les souhaits,  
Notre Sauveur Jésus des dons les plus parfaits  
Parut combler Wivine au jour du saint baptême :  
Oh ! Jésus est si bon pour toute âme qui l'aime !

Sous les yeux maternels, la vierge, chaque jour,  
S'avavançait à grands pas dans le céleste amour.  
Elle atteignit quinze ans. La beauté de son âme  
Sur son corps virginal faisait jaillir sa flamme.  
Qu'elle était belle alors ! À la voir, on eût cru  
Qu'un ange sous ses traits du ciel était venu.

Wivine méprisait la frivole parure :  
Elle n'eut désiré qu'une robe de bure ;  
Mais pliant sous les lois que lui dictait son rang,  
Elle n'obéissait jamais qu'en soupirant,  
Et, s'imposant alors un généreux supplice,  
Sous le satin moëlleux portait un dur cilice.  
Les jeûnes, l'oraison, les veilles et les pleurs  
Dans son âme versaient d'ineffables douceurs.

Et pourquoi ces rigueurs et cette pénitence  
À l'âge radieux de la belle innocence ?  
Ô monde ! sache-le, l'amour de mon Jésus  
Entraîne à ces rigueurs l'amour de ses élus !  
Ce sont eux, les cœurs purs, les âmes magnanimes,  
Qui veulent, par leur sang, expier tous nos crimes.

Pour cette chaste enfant tous les plaisirs mondains  
Étaient de vrais soucis et de cuisants chagrins.  
Abhorrant les faveurs et les louanges vaines,  
Elle n'imitait point les nobles châtelaines.  
Jamais on ne la vit, dans les tournois brillants,  
Couronner de sa main les preux les plus vaillants ;  
Lancer un noir faucon dont la serre cruelle  
Étreignait dans les airs la blanche colombelle ;  
Ou, légère amazone, au fond des rameaux verts,  
Poursuivre avec ardeur les biches et les cerfs.

Non, Wivine cherchait la sainte solitude.  
La pauvre croix du Christ faisait sa seule étude ;  
N'interrogeant jamais que son humilité,  
Elle seule ignorait sa magique beauté,  
Et les charmes puissants qui, sortant d'elle-même,  
Lui donnaient sur les cœurs un empire suprême.  
Le seul Crucifié, voilà son seul amour !  
De cette passion, qui n'a point de retour,  
Chaque heure, dans Wivine, augmentait la puissance.

Riche de cet amour et de son innocence,  
Elle mettait sa gloire à rendre trait pour trait  
Le modèle divin qu'admira Nazareth ;  
Et les hommes et Dieu voyaient croître sans cesse  
L'âge de cette enfant, sa grâce et sa sagesse.  
Et cependant la fleur était bien frêle encor ;  
À peine elle entrouvrait un petit bouton d'or,  
Mais bientôt au soleil de l'éternelle grâce  
Ses parfums pénétrants rempliraient tout l'espace.

## LA TOURELLE

Wivine aimait le silence et la paix,  
Et, ses parents secondant ses attraites,  
Pour y prier elle eut une tourelle.  
Elle y crut voir, naïve tourterelle,  
Son chaste nid à l'angle du manoir.  
Là, que de fois ses beaux rêves d'espoir  
Prirent l'essor vers la voûte azurée !  
Ses longs regards plongeaient dans la contrée  
Que, tour à tour, les diverses saisons  
Paraient de fleurs, de fruits et de moissons.  
Lorsque l'hiver venait glacer la terre,  
Elle songeait au pauvre, à sa misère,  
Et bien souvent, d'une discrète main,  
Aux affamés elle portait du pain.

Mais quand les champs reprenaient leur parure,  
De sa tourelle, admirant la nature,  
Elle voyait sous des rayons amis  
Les champs de trèfle et de colzas fleuris,  
Entrecoupés de rideaux de charmilles.  
Elle entendait les blondes jeunes filles,  
Sarclant en paix le lin ou le froment,  
Chanter en chœur quelque refrain charmant.  
Elle voyait des ruisselets sans nombre  
Coulant joyeux dans la lumière et l'ombre,  
Et fiers d'avoir arrosé les iris,  
Aller grossir et le Scalde et la Lys.  
Comme elle aimait ces vivants paysages  
Qui chaque jour variaient leurs images !  
Mais, écoutez... La vierge pousse un cri,  
Son tendre cœur soudain est attendri,  
Elle revoit l'hirondelle joyeuse ;  
« Salut, dit-elle, aimable voyageuse,  
Tu porteras bonheur au vieux castel.  
Causons, veux-tu, de l'ange Raphaël ?  
Du bon Tobie et de sa belle histoire  
J'ai conservé l'émouvante mémoire. »

Ainsi parlait, dans sa chaste candeur,  
La jeune vierge à l'oiseau voyageur.  
Sa foi partout lui découvrait le Maître,  
Son Dieu, par qui le monde a reçu l'être,  
Qui soumit tout aux admirables lois,  
Que l'univers chante par mille voix.  
Elle goûtait si bien la poésie,  
Qui parfuma l'aube de notre vie !

C'était pour elle un besoin de prier,  
D'aimer son Dieu, de le glorifier.  
Oh ! que souvent, dans une ardente étreinte,  
De son Jésus pressant l'image sainte,  
Elle laissait les jours, les jours s'enfuir ;  
Le soir venait, qui l'entendait gémir,  
Priant encor, priant agenouillée  
Devant la croix, de ses larmes mouillée.  
Elle eut voulu, sans jamais se lasser,  
Prier Jésus, voir sa croix, l'embrasser.  
Et quand enfin se fermait sa paupière,  
À son insu, de sa longue prière,  
Dans des soupirs et des élans nouveaux,  
Son court sommeil prolongeait les échos.

De son amour la violence extrême  
Brisait parfois ce sommeil furtif même.  
Il lui semblait que de l'Époux béni  
La voix avait tout à coup retenti.  
Prompte et joyeuse à l'appel du Bon Maître,  
De sa tourelle elle ouvrait la fenêtre,  
Et là, pendant que tout repose et dort,  
De son amour écoutant le transport,  
Elle chantait, amante infatigable,  
Ô Rédempteur, votre nom adorable.  
Tout lui parlait de vous, Dieu tout-puissant !  
Elle voyait briller resplendissant  
Votre grand nom sur la voûte étoilée.

Dans les parfums, que de l'humble vallée,  
Sans se montrer, les fleurs lançaient plus doux,  
Ô Jésus-Christ, incomparable Époux,  
Elle croyait respirer votre haleine.  
Le rossignol, caché dans le vieux chêne,  
Chantait en paix son hymne harmonieux ;  
L'astre des nuits, illuminait les cieus :  
« Mais votre voix, Jésus, est bien plus belle ;  
Un feu plus pur dans votre œil étincelle ! »  
Disait Wivine, et sur son crucifix  
Tombaient ses pleurs pendant ces saintes nuits.

## EUTEWARE

Euteware à dix ans devenue orpheline  
Fut recueillie un jour au château de Wivine.  
De ses pauvres parents elle avait hérité  
La résignation, la forte piété ;  
Mais rien ne présageait les abondantes grâces  
Qu'elle allait recueillir en marchant sur les traces  
De cette aimable enfant qui l'appela sa sœur  
Dès l'instant où le deuil vint assombrir son cœur.

L'amitié de Wivine, en tombant dans son âme,  
Y fit surgir bientôt la même noble flamme,  
Le même ardent amour pour le Sauveur Jésus.  
Admirant dans Wivine un type de vertus,  
Euteware, que pousse une pieuse envie,  
Imitait saintement son angélique amie.  
« Que Jésus est donc bon ! disait-elle parfois,  
Que son joug est suave et que léger son poids !  
Ornons, ornons de lis sa houlette sacrée.  
Pâturages du ciel, source claire, ignorée,  
D'une faible brebis contentez les désirs.  
Oh ! Jésus, qu'en vous seul je trouve mes plaisirs !  
Et vous, ô bonne Vierge, ô clémentine Bergère,  
Faites que dans ses vœux mon âme persévère. »

Et loin des bruits du monde Euteware courait  
Au mystique Calvaire où Jésus l'attirait.

Un jour, près de Wivine elle vint tout émue,  
Et lui baisant les mains, l'orpheline ingénue,  
De sa plus douce voix lui dit timidement :  
« Chère sœur, j'ai prié mon Jésus ardemment :  
Vous êtes, je le sais, déjà sa jeune épouse.  
Ah ! de ce titre saint Euteware est jalouse !  
Euteware, elle aussi, voudrait offrir, par vœu,  
Son âme, encore vierge, à l'amour de son Dieu.

Daignera-t-il bénir ce don de ma tendresse ? »

Wivine sur son cœur la serre avec ivresse :  
« Ô ma chère Euteware, ô ma sœur, rien ne vaut  
Le lis pur d'une vierge aux regards du Très-Haut.  
Qu'il est beau, le trésor qu'une vierge fragile  
Garde, sans le souiller, dans un corps fait d'argile !  
J'applaudis de tout cœur à ton vœu solennel,  
Et les anges émus béniront dans le ciel  
Le Dieu qui t'inspira cette grande pensée. »

Euteware, à quinze ans, était donc fiancée  
De ce Dieu qu'une Vierge a porté dans son sein ;  
Et comme si l'amour de cet Époux divin  
Eût d'une ardeur nouvelle, embrasé sa servante,  
On la vit à prier encore plus fervente ;  
On la vit s'abîmer dans son humilité,  
Et n'aimer que l'opprobre et que la pauvreté.  
On eût dit qu'en son cœur chaque nouvelle aurore,  
Comme en un beau jardin pour Dieu faisait éclore  
Quelque nouvelle fleur, dont les anges joyeux  
Portaient à l'Éternel les parfums dans les cieus.  
Que d'aimables vertus, que de grâce divine  
Se lisaient sur le front de la jeune orpheline !

## LE CHEVALIER RICHWARD

De la noble famille, un chevalier flamand  
— Il avait nom Richward, — était proche parent.  
C'était un beau jeune homme à l'âme généreuse ;  
Il vit un jour Wivine, et la vierge pieuse  
L'embrasa tout à coup d'un amour pur et vif ;  
Toujours ses blonds cheveux, son regard expressif,  
Sa parole suave et son rire angélique  
Présentaient à Richward leur vision magique.

Ignorant que Wivine eut Jésus pour Époux,  
Il ouvrit sa jeune âme à l'espoir le plus doux ;  
Et souriant d'avance au bonheur qu'il espère,  
Il recherchait des bois le paisible mystère,  
Et là, prenant en main le luth du troubadour,  
Il exhalait ainsi le chant de son amour :

Je l'aime, et la nature  
À mes yeux s'embellit ;  
D'une grâce plus pure  
Chaque être respandit.

Dans l'eau de la fontaine  
Et dans l'herbe des champs,  
Ô beauté souveraine,  
Je lis vos soins touchants.

Chaste et bonne Wivine,  
Toi que j'aime en secret,  
De la vertu divine  
N'es-tu pas le portrait ?

Je l'aime, et la prière  
Sourit mieux à mon cœur,  
Je ne vois sur la terre  
Ni lâche, ni trompeur.  
Mon âme, ô pitié tendre,  
Se déchire à tes cris,  
Et je voudrais répandre  
Des bienfaits infinis.

Chaste et bonne Wivine, etc.

Je l'aime et fuis le monde  
Où tout plaisir est faux ;  
Dans la forêt profonde  
Mes rêves sont si beaux !  
Au chant de Philomèle  
Je sens mon cœur frémir,  
Et mon hymne s'y mêle,  
Mon Dieu, pour vous bénir.

Chaste et bonne Wivine, etc.

Je l'aime, et dès l'aurore,  
En pieux chevalier,  
Devant Dieu qu'elle implore,  
Je cours aussi prier.  
Et mon âme s'enivre  
Aux parfums du saint lieu,  
Et plein d'espoir, je livre  
Mon avenir à Dieu.

Chaste et bonne Wivine, etc.

À dévoiler son cœur à la vierge candide,  
L'aimable chevalier un matin se décide.  
Lui-même il a cueilli, d'une attentive main,  
Le lis qu'embellissait le plus chaste satin ;  
Et tenant dans ses doigts la fleur, vivant symbole,  
Il adresse à Wivine, en tremblant, la parole ;  
Et le front embelli d'une noble rougeur,  
Il lui dit quelle place elle tient dans son cœur,  
Et combien il voudrait dans un saint hymenée,  
Unir, sous l'œil de Dieu, leur double destinée.

La vierge est interdite, elle pâlit soudain.  
Ô surprise ! un rival au Fiancé divin !  
Son silence éloquent tout seul d'abord proteste ;  
Puis elle se rassied, virginale et modeste.

Par la crainte et l'espoir, Richward tremble agité.  
Mais d'une douce voix, belle de fermeté,  
Wivine dit : « Cousin, votre amitié me touche,  
Mais je n'y puis répondre ; apprenez de ma bouche  
Que mon cœur n'est plus libre : il est déjà donné.  
— Vous en aimez un autre ? ... Ah ! je suis condamné  
À descendre bientôt dans la nuit de la tombe !...  
— Sous l'aile de sa mère, oh ! laissez la colombe.  
Richward, vous le savez : c'est bien sans le vouloir  
Que j'ai fait naître en vous un amour sans espoir ;  
Le ciel m'en est témoin : votre douleur me peine ! »

Et sa voix, à ces mots, de larmes était pleine...  
Des pleurs voilaient l'azur de ses yeux ravissants,  
Mais Richward s'écria, n'écoutant que ses sens :  
« Le jour, la nuit, de près, de loin, sans cesse  
Mon cœur vous gardera sa première tendresse.  
Et s'il fallait pour vous céder mon Paradis...  
— Oh ! ne blasphémez point ! sinon, je vous le dis,  
Je ne souffrirai pas ici votre présence.  
Richward, ne faites plus rougir mon innocence,  
Et souvenez-vous bien que l'hospitalité  
Au chevalier défend d'outrager la beauté.  
Du Fils de Dieu je suis l'épouse et la servante ;  
Dans ce premier amour je veux vivre constante.  
Vos mains peuvent tresser à ce qu'on nomme amour  
Des couronnes de fleurs qui ne brillent qu'un jour.  
L'Amour ! ah ! j'en sais un ! profond, impérissable ;  
C'est l'Amour de Jésus, de mon Maître adorable.  
À qui sait bien l'aimer, ce généreux Sauveur  
De sa Croix ici-bas fait goûter la douceur.  
Son Amour ? c'est l'espoir, l'honneur, la poésie !  
Qu'en ce feu votre cœur bientôt se purifie :  
Oubliez-moi, Richward ! » — Elle parlait ainsi ;  
Et de l'amour divin son visage éclairci,  
Reflétait les splendeurs d'une beauté nouvelle.  
Ravi d'amour, Richward à genoux, devant elle :  
« Ô Wivine, dit-il, mourir, je le pourrais,  
Mais vous oublier, vous ? Wivine, non, jamais ! »

Une rougeur subite envahit le visage  
De la vierge flamande : « Oh ! funeste présage !  
Dit-elle en soupirant, aujourd'hui les chrétiens  
À l'honneur, à la foi préfèrent les faux biens.  
Les plaisirs sont leur vie, et serfs de la mollesse,  
Ils souillent dans les jeux leur antique noblesse.  
Ô ma Flandre ! ô pays des exploits généreux !  
Où, tant de fiers barons, tes indomptables preux,  
Tes Baudouin, tes Robert, ton brave Gui d'Ampierre,  
Ces héros immortels de la plus sainte guerre !  
Après avoir vaincu les ennemis du Christ,  
Verront-ils leurs neveux, reniant leur esprit,  
Gémir et soupirer aux pieds d'une maîtresse !  
Oh ! s'il en est ainsi, cousin, je le confesse,  
Je vous mépriserai...

Vous ne l'ignorez pas !

Jérusalem s'attend à de nouveaux combats :  
Armez-vous pour le Christ d'abord, puis pour la gloire !

Votre père expira dans un jour de victoire.  
Si vous devez tomber sur le champ de l'honneur,  
De vous nous dirons tous : il fut chrétien de cœur.  
Vous aurez triomphé de la mort elle-même,  
Et mon Dieu vous ceindra d'un brillant diadème.  
Le Sauveur par ma voix vous appelle, Richward,  
Allez et défendez son sublime étendard!... »

On eût dit des vieux temps la grâce et la sagesse.  
Et le front de Richward à cette voix s'abaisse.  
« Je vous pardonne, ami » reprit-elle soudain,  
Et pleine de candeur elle lui prit la main.  
Richward lève les yeux, met les genoux en terre  
Et mouille de ses pleurs la douce main qu'il serre :  
« C'en est fait ! reprit-il, pour vous je dis adieu  
Aux terrestres amours et n'aime plus que Dieu.  
Au lieu de vous donner l'anneau des fiançailles,  
J'irai, chaste cousine, affronter les batailles ;  
Et je veux que mon nom, béni des opprimés,  
Soit craint des oppresseurs... À vos accents aimés  
Le désir de la gloire en mon âme s'allume.  
L'amour de votre Christ tout entier me consume :  
L'impérissable honneur de vaincre un jour pour Lui  
Loin de vous deviendra ma force et mon appui. »  
Il dit : et sur la main de la vierge fidèle  
Il dépose un baiser et se sépare d'elle.

Wivine au ciel alors éleva son regard  
Et pria bien longtemps pour son cousin Richward.

## LA FIN D'UN BEAU JOUR

Les feux, mourants du jour illuminaient encore  
La salle où pour prier s'est retirée Isaure.  
La mère de Wivine est assise ; et sa main  
D'un antique psautier caresse le vélin.  
Elle savoure en paix sa joie inénarrable :  
Le matin Dieu l'admit à la céleste table ;  
Et, toute à son bonheur, elle est loin de prévoir  
Qu'à ses côtés bientôt la mort viendra s'asseoir.

D'Isaure le regard avec amour repose  
Sur le calme horizon, teint d'orange et de rose ;  
Elle prie à voix basse et songe à son enfant.  
Celle-ci, recueillie, arrive en cet instant.  
Les reflets du couchant la font encor plus belle ;  
De sa mère Wivine approche une escabelle,  
Puis elle dit, baisant sa tendre mère au front :  
« À cette heure au manoir que le calme est profond !  
— Ton père, deux grands jours, va rester à la chasse,  
Ce plaisir tout guerrier le charme et le délasse.  
— Oh ! déjà je voudrais, du haut de notre tour,  
Oùir les sons du cor annonçant son retour.  
— Le beau temps lui sourit, la nature est en fête ;  
Ma fille, chante-nous un hymne du prophète. »  
Et prenant le psautier, le plus saint des trésors,  
Wivine, sur ce chant, module des accords.

## SUPER FLUMINA BABYLONIS

Près du fleuve imposant où surgit Babylone,  
Nous nous sommes assis déplorant nos malheurs.  
Dans la nuit de l'exil, l'espoir nous abandonne :  
Sion, ton souvenir nous arrache des pleurs.

Aux saules qui penchaient leurs rameaux sur la rive  
Nous avons suspendu la harpe en soupirant.  
À défaut de nos mains la brise fugitive  
Éveillait des accords sur l'antique instrument.

L'un regrettait tout bas sa chaste fiancée,  
Une vierge pareille au lis de Jéricho ;  
Vers elle s'envolait sa plus tendre pensée  
Et sa plainte touchante attendrissait l'écho.

Un lévite songeait au magnifique temple  
Où sa voix, chaque jour, vibrait pour l'Éternel,  
Où des pontifes saints à tous donnaient l'exemple  
Des sublimes vertus qu'ils prêchaient à l'autel.

Un vieux guerrier rêvait à la noble patrie  
Pour laquelle au trépas il s'est offert en vain.  
Parfois il éteignait son glaive avec furie,  
Puis retombait toujours dans un sombre chagrin.

Et moi je m'écriais : Seigneur, Dieu des armées,  
Protège les enfants fidèles à ta Loi :  
Viens rafraîchir nos fronts de brises embaumées,  
Les malheureux bannis conserveront la foi.

Ceux qui nous ont traînés captifs au bord du fleuve  
Sont venus demander que nous chantions pour eux ;  
Quand de l'adversité nous subissons l'épreuve,  
Restez dans le silence, hymnes de nos aïeux !

Ô ma Jérusalem ! ô campagnes natales !  
Ô terre d'Israël ! veuve de les enfants,  
Nous ne chanterons point sur ces rives fatales  
Tant que vos ennemis resteront triomphants.

Quoi ! la mort dans le cœur, pleurant sur la patrie,  
Nos harpes et nos voix pourraient chanter, Seigneur !  
Que je meure, ô Sion, si jamais je t'oublie !  
Si mon corps est captif, libre et fier est mon cœur.

Ah ! si je t'oubliais, que mon bras se raidisse,  
Que ma langue se glace et que je sois maudit,  
Que l'ombre de mon père apparaisse et flétrisse  
L'enfant qu'il méconnaît dans le lâche proscrit !

Que les frais orangers qui couvrent nos montagnes  
Présentent à ma bouche un fruit âpre et mortel ;  
Que je sois en horreur à nos jeunes compagnes ;  
Qu'on me sèvre partout et de pain et de sel !

Sainte Jérusalem ! ô ma seule espérance !  
Au nom de cet amour qui grandit dans l'exil,  
Si de tes doux bienfaits je perds la souvenance,  
Que mes os soient jetés sur le seuil d'un chenil.

Seigneur, aux fils d'Edom, fais sentir ta colère ;  
Au lieu des hymnes saints, sur ce sol étranger,  
Qu'on entende nos cris de révolte et de guerre,  
Et que ton bras nous guide au milieu du danger!...

« — Ô mon enfant ! ta voix me transporte et m'enivre :  
Je soupire après Dieu, près de lui je veux vivre !  
Ainsi que les Hébreux, ô Wivine, ici-bas,  
Nous crions vers le ciel en lui tendant nos bras.  
Ce monde n'est-il point la vieille Babylone  
Où le vice odieux est sûr de la couronne ?  
Où Satan apparaît pour tromper les mortels  
Sous les traits de l'orgueil et des amours charnels ?  
Que d'hommes, sous son joug, se courbent vers la terre !  
— Aux clartés de la Foi, nous marchons, douce mère.  
Ah ! quand aux exilés, c'est-à-dire aux Chrétiens  
Dont les yeux sont fixés sur les célestes biens,  
Dont le cœur bat au nom de la sainte patrie,  
On vient dire : Chantez, jouissez de la vie !  
Nous resterons muets... Avons-nous oublié  
La nouvelle Sion, le Dieu crucifié ?

« Heureuse, en vérité, toute âme aimante et pure,  
Qui dans ce lieu d'exil ne fut jamais parjure !  
Elle ira dans l'Éden rayonnante de foi... »

Wivine s'interrompt et jette un cri d'effroi ;  
Isaure avait placé les deux mains sur sa tête ;  
Et disait : « Mon enfant, je vais à cette fête !  
Je le sens, je le vois, Dieu me rappelle à Lui.  
Je te bénis ; Jésus restera ton appui.  
Je n'ai qu'un seul regret : ne plus revoir ton père !  
Dans un monde meilleur je le verrai, j'espère... »

Elle dit et déjà son âme est dans les cieux.  
De sa mère en pleurant Wivine a clos les yeux.  
Dans le sein d'Euteware elle répand ses larmes,  
Et ces deux cœurs de vierge, en cette nuit d'alarmes,  
Ne cessent de prier pour celle à qui Jésus  
A déjà fait goûter le bonheur des élus...

## LA FUITE MYSTÉRIEUSE

Depuis six mois bientôt, la mère de Wivine  
Contemplant dans les cieux la majesté divine,  
Quand sa fille, fuyant de nouvelles amours,  
Prouva qu'à Jésus seul elle était pour toujours.

Son père recherchait la splendide alliance  
D'un riche et beau seigneur, dont la mâle vaillance,  
La brillante jeunesse et l'illustre blason  
Noblement des d'Oisy rehausserait le nom.  
À ce pressant danger Wivine s'épouvante :  
N'est-elle pas du Christ l'éternelle servante ?  
Elle qui de Richward a repoussé la main,  
Peut-elle s'enchaîner dans ce nouvel hymen ?  
« Non, non, je suis à Dieu, dit la vierge intrépide.  
Arrière, voluptés, enchantement perfide !  
Assez de lâchetés ! Seigneur, je suis à Toi !  
En hésitant encor j'exposerais ma foi.  
Je ne résiste plus à ton souffle céleste,  
Je puis tout supporter si ton amour me reste.

Pour bénir ton saint nom ouvre-moi tes déserts ;  
Ma voix les remplira de célestes concerts.  
Je veux m'unir à toi, loin du monde frivole,  
Et savourer en paix ton aimable parole.  
Je te livre, ô Jésus, le reste de mes jours :  
Augmente dans mon cœur le plus saint des amours. »

Un soir, elle échangea sa brillante parure  
Et ses riches atours contre une épaisse bure.  
Sous cette robe austère un cilice caché  
Remplaça la ceinture où l'or est enchassé.  
Pour aller vers son Dieu plus libre et plus légère,  
Pour n'espérer qu'en Lui sur la rive étrangère,  
Pour plaire à Jésus-Christ, l'imiter jusqu'au bout,  
L'amante de la Croix dédaigna et quitte tout.

La clepsydre a marqué l'heure mystérieuse,  
Sur le seuil d'une chambre on voit l'enfant pieuse  
S'agenouiller et dire un éternel adieu.  
« Mon Jésus a parlé ; je dois quitter ce lieu.  
Ô mon père, à la cour des princes de la Flandre,  
Esclave de l'hymen, il eut fallu me rendre.  
À l'époux le plus beau de ce monde trompeur  
Je préfère Jésus, le saint Roi de mon cœur.  
Une cour a pour vous des honneurs et des charmes ;  
Je n'aime que la paix, les jeûnes et les larmes.  
Vous goûtez à cette heure un paisible sommeil,  
Moi je pleure en songeant à l'heure du réveil.  
Adieu, mon père, adieu ! Notre Seigneur m'appelle,  
Je ne vous verrai plus qu'en la vie éternelle... »

Elle dit ; et tremblante elle baise ce seuil  
Où passera son père abîmé dans son deuil.  
Adieu, calme foyer, rêves de la jeunesse,  
Fraîches illusions, beaux titres de noblesse ;  
Adieu, tourelle grise, adieu, nid virginal,  
Adieu, pays des preux, adieu, doux ciel natal !...  
Wivine sent des pleurs humecter sa paupière,  
Et pressant sur son cœur le psautier de sa mère,  
Trésor sacré, seul bien dont elle ose jouir,  
Elle vainc la douleur qui veut la retenir.

Enfin la nuit descend : tout est calme et silence.  
Au perron du manoir l'héroïne s'élance.  
Telle la Sulamite éveillée à la voix  
Du jeune Bien-Aimé, de l'Époux de son choix,  
Quitte furtivement son palais dès l'aurore  
Et va se reposer sous la vigne que dore  
Le soleil éclatant des coteaux d'Engaddi.  
Wivine par Jésus sent son cœur enhardi ;  
Elle appelle Euteware, et fuyant avec elle,  
Jette un dernier regard sur sa blanche tourelle...

Sans effroi, toutes deux, se tenant par la main,  
Marchent, sûres que Dieu tracera leur chemin.

Cette première nuit, toujours elles marchèrent.  
Et, quand le jour parut, les deux vierges cherchèrent  
L'asile hospitalier d'une épaisse forêt :  
Ce penser, c'était Dieu qui le leur inspirait ;  
Car on suivait leurs pas ; mais, sous l'aile divine,  
Qu'avaient à redouter Euteware et Wivine ?



La foi les soutenait, et, sans peur des dangers,  
Elles fuyaient plus loin vers des bords étrangers.  
Le froid des nuits glaçait leurs membres sous la bure ;  
Les humides brouillards trempaient leur chevelure ;  
Aux pierres du chemin se meurtrissaient leurs pieds,  
Qui teignaient de leur sang le sable des sentiers.  
Qu'importe ! C'est ainsi que l'âme doit soumettre  
Les sens usurpateurs aux lois de Dieu, son Maître.  
Plus le corps est dompté, plus s'élève l'esprit :  
Nos Saintes le savaient, et bénissaient le Christ.

## LE DÉSERT DU GRAND-BIGARD

Au midi de Zellick, sur les bords de la Belle,  
Filet d'eau qui serpente au couchant de Bruxelles,  
Sur des vallons pleins d'ombre et de riants coteaux,  
Une forêt jadis étendait ses rameaux.  
Là, sous le dôme vert des sapins et des chênes,  
Murmurait le cristal de nombreuses fontaines,  
Les îlots de mainte source, où s'abreuyaient en paix  
Les biches, l'écureuil, la colombe et les geais.

Sur l'un de ces coteaux, d'où le regard découvre  
Un splendide horizon, qui vers l'Orient s'ouvre,  
Et voit au loin Dilbeck fleurir sur les hauteurs,  
Au déclin d'un beau jour parurent les deux sœurs.

On était au printemps. Sur les chênes antiques,  
L'astre, qui se couchait, versait des feux magiques.  
Sous ses derniers rayons, avant de s'endormir,  
La nature semblait de bonheur tressaillir.  
Quand à l'œil étonné des saintes voyageuses  
Apparurent soudain les beautés merveilleuses  
De ces sites divers, de ces vivants tableaux  
Que le soleil mourant rendait encor plus beaux,  
Elles restèrent là, les mains entrelacées,  
Sans pouvoir, l'une à l'autre, exprimer leurs pensées.

On dirait que leur âme, à l'aspect de ce lieu,  
Est ravie en extase et s'approche de Dieu ;  
Elles tombent ensemble à genoux sur la mousse,  
Et leur prière monte humble, fervente et douce,  
Vers Celui qui pour l'homme a fait tout l'univers.  
Déjà depuis longtemps, dans l'océan des airs,  
De l'astre de la nuit glissait le disque aimable ;  
Et des vierges encor la lèvre infatigable  
Ne cessait de bénir le nom du Créateur.  
Enfin leurs corps lassés trahissent leur ferveur ;  
La fatigue les vainc, et sur la mousse épaisse,  
Le couple virginal, en s'endormant, s'affaisse...

## L'INSTALLATION

Les Saintes ont dormi leur paisible sommeil.  
L'aube dans le ciel bleu sourit à leur réveil ;  
Et le chœur des oiseaux, fêtant leur bienvenue,  
Dans la vieille forêt par les brises émue,  
Semble se réjouir comme s'il comprenait  
Combien dans ces cœurs purs l'Éternel se complâit.

Mais que vont devenir dans ce désert immense  
Ces vierges hier encore au sein de l'opulence ?  
Ah ! Dieu qui vient en aide aux rois comme aux bergers,  
Qui par son doux soleil fait fleurir nos vergers,  
Qui d'épis ondoyants couronne nos campagnes,  
Qui donne l'herbe aux prés, les pampres aux montagnes,  
Qui repaît les oiseaux et parfume les fleurs,  
Dieu veille avec amour sur ses bons serviteurs.

Du côté d'où l'aurore épanche sa lumière,  
Les sœurs ont commencé leur ardente prière.  
Et levant ses beaux yeux et ses mains vers le ciel,  
Wivine prie ainsi : « Dieu bon, Maître éternel,  
Seules dans ce désert, du monde abandonnées,  
Vos servantes pour vous couleront leurs années.  
Pour vous, pour vous aimer et bénir vos bienfaits,  
D'un exil éternel nous porterons le faix.  
Seigneur, bénissez-nous et notre sacrifice !  
Faites-nous de Satan voir toujours l'artifice !  
Qu'aux cris de notre chair nos cœurs demeurent sourds ;  
Qu'à vous aimer ici se consomment nos jours ;  
Et qu'au lit de la mort notre souffle suprême  
Vous dise encor : Mon Dieu ! c'est vous, vous seul que j'aime. »  
Telle fut sa prière ; et ses yeux étaient pleins  
De l'amour dont là-haut brûlent les Séraphins.

Bientôt du vert sommet les deux vierges descendent.  
Au midi, sur la côte en chantant se répandent  
Les eaux d'une fontaine, et son paisible bord  
Présente un abri sûr contre les vents du nord.  
Wivine voit autour une vaste clairière  
Où pénètrent à flots et l'air et la lumière.

« Euteware, en ces lieux, dit-elle en souriant,  
Nous allons habiter dans un palais brillant.  
Sœur, que demandons-nous à l'aimable nature ?  
Une grotte, du miel, une onde fraîche et pure,  
Des herbes, de la mousse, et pour notre oreiller,  
Ce feuillage odorant, et Dieu pour nous veiller.  
Vivons, mourons ici.

Les nobles fugitives  
Commencent leur travail, et, de leurs mains actives,  
Cueillent, en louant Dieu, des joncs et des roseaux,  
Les mêlent avec art, les joignent en faisceaux,  
Et dans l'étroite grotte en préparent leur couche.  
Dans ce labeur pénible, une abeille les touche  
De son aile bruyante et vers le bois s'enfuit ;  
D'un avide regard Euteware la suit.  
L'insecte industrieux pénètre au tronc d'un chêne,  
Et montre le chemin vers une ruche pleine  
D'où bientôt les deux sœurs, en bénissant le ciel,  
Verront entre leurs mains couler des flots de miel.

Quelques heures plus tard, Wivine crut entendre  
Sous la verte feuillée, un cri plaintif et tendre.  
Sur le sol étendue, une biche en son flanc  
Portait d'un églantier le dard rude et sanglant.  
La pitié jusqu'aux pleurs émeut sainte Wivine.  
De la plaie avec art elle enlève l'épine,  
Et lave la blessure à l'onde du ruisseau.  
Et, prodige de Dieu ! depuis lors en cette eau  
L'Éternel répandit une vertu secrète  
Pour rendre aux corps souffrants une vigueur complète.  
Pendant des siècles, là, les chrétiens d'alentour  
De leur santé perdue obtiennent le retour.

Dans la grotte où Wivine avec sa sœur habite,  
 La biche apprivoisée eut sa place d'élite,  
 Et pour se reposer, l'élégant animal  
 Venait s'étendre aux pieds du couple virginal.  
 Au bord de la fontaine, il broutait tout près d'elles,  
 Et leur offrait joyeux le lait de ses mamelles.  
 Les poissons du ruisseau, les racines des bois  
 Étaient pour les grands jours leurs aliments de choix ;  
 Et les saintes disaient, louant la Providence :  
 « Seigneur, aux plus petits vous donnez l'abondance. »

## L'AUTEL DE PIERRE

Enfin, dans ces grands bois, dans ce désert profond,  
 Vers Dieu pourle chanter des voix s'élèveront.  
 Elles chantent déjà. Deux âmes virginales  
 Offrent au Créateur leurs hymnes matinales ;  
 Et ces voix que l'aurore écoute retentir  
 À peine dans la nuit voudront se ralentir.

Voyez-vous se dresser, au sein de la clairière,  
 Près de la source pure un simple autel de pierre ?  
 Qu'il a fallu de jours et de labeurs surtout  
 Avant que cet autel ne fût enfin debout !

De deux branches formée, une croix le domine.  
 C'est devant cette croix qu'Euteware et Wivine,  
 Les genoux sur le sable et les bras étendus,  
 Disent leurs chants d'amour de Dieu seul entendus.  
 Douces filles, chantez ! À vos brûlants cantiques,  
 Dieu saura bien créer des échos magnifiques.

Oui, tout près de ces lieux où vous avez prié,  
 Oui, dans ce grand désert, par vous sanctifié,  
 Un jour s'abriteront, comme en un port céleste,  
 Des cœurs qui pour le Christ dédaignent tout le reste ;  
 Dans la paix d'un grand cloître, ils viendront sur vos pas  
 Combattre vaillamment d'obscurs mais saints combats.  
 Près du modeste autel que votre zèle pose,  
 On verra s'élever un temple grandiose,  
 Où les siècles viendront honorer de leurs vœux  
 Et l'apôtre saint Pierre et la Reine des cieus (1) !

## L'AMITIÉ CHRÉTIENNE

Seules dans leur désert, ces deux âmes candides  
 De leur serein bonheur goûtaient les flots limpides.  
 Elles s'aimaient en Dieu. Pour s'approcher de Lui  
 L'une à l'autre servait et d'exemple et d'appui.  
 L'amitié, fusion de deux cœurs qui s'estiment,  
 Vivent du même esprit, aux mêmes feux s'animent,  
 Et, dans l'épanchement de leur fraternité,  
 Se partagent leurs pleurs et leur félicité ;  
 L'amitié qui, des rangs effaçant l'intervalle,  
 Conduit les cœurs aimants dans une voie égale ;  
 L'amitié, par des nœuds qui défront la mort,  
 D'Euteware et Wivine avait uni le sort.  
 Leurs cœurs étaient un cœur, et leurs désirs semblables  
 Vers le même Jésus montaient inséparables.

Comme l'on voit couler dans des lits différents  
 Deux ruisseaux purs dont l'un de ses flots transparents  
 Baise les mille fleurs qui parfument ses rives,  
 Dont l'autre sur des rocs traîne ses eaux plaintives,  
 Mais qui, se rencontrant un jour au même lit,  
 Mêlent leurs flots joyeux que rien ne désunit :  
 Ainsi ces deux enfants, dont l'une à sa naissance  
 Avait été bercée aux bras de l'opulence,  
 Et dont l'autre n'avait ici-bas pour tout bien  
 Que l'or de ses vertus et son nom de chrétien,  
 La fille des d'Oisy, l'enfant d'une cabane,  
 Sous la Croix, de qui seule un saint amour émane,  
 Se connurent un jour, s'échangèrent leurs cœurs,  
 Et s'aimèrent depuis comme feraient deux sœurs.

Ô céleste amitié, qui joignit ces deux âmes,  
 Étincelle échappée aux immortelles flammes,  
 Qui consument au ciel les âmes des élus !  
 Ô remède de vie ! ô rempart des vertus !  
 Ô trésor sans pareil ! ô sourire des anges,  
 Ah ! viens, viens de nos cœurs purifier les fanges !  
 Trace-nous des chemins honorables et droits,  
 Pousse-nous vers le bien, pousse-nous vers la Croix ;  
 Fais qu'en nous confiant dans le cœur qui nous aime  
 Nous vainquions les fureurs de la mort elle-même,  
 Et qu'après le trépas un amour attristé  
 Nous assure ici-bas notre immortalité.

Une amitié sans tâche, et cependant bien tendre,  
 Unissait donc les cœurs des vierges de la Flandre.  
 Euteware en Wivine avait cru retrouver  
 Sa mère que trop tôt la mort vint enlever.  
 Oh ! comme elle l'aimait, cette bonne maîtresse,  
 Qui fut l'ange gardien de sa frêle jeunesse,  
 Qui lui mit dans le cœur l'amour de son Jésus,  
 Et fut son guide aimable au sentier des vertus !  
 Obéir à Wivine, ainsi qu'à Dieu lui-même,  
 Était pour Euteware un délice suprême ;  
 Étudier sa vie était son grand bonheur,  
 Et l'imiter en tout était son seul honneur ;  
 La contempler souvent pendant de longues heures,  
 Quand ravie en esprit, aux célestes demeures,  
 Wivine semblait être un ardent séraphin,  
 Était pour Euteware un spectacle divin.

Et Wivine, oh ! combien elle aimait l'orpheline !  
 Sa profonde innocence et sa grâce enfantine !  
 Comme elle bénissait le Seigneur chaque jour  
 D'avoir son Euteware et son naïf amour,  
 De trouver dans son cœur un retour si fidèle,  
 De pouvoir de Jésus tant causer avec elle,  
 Et dans ces entretiens, concert délicieux,  
 D'écouter un écho des colloques des cieus.

Aux jours où l'hirondelle, en quittant d'autres plages,  
 Rapportait du printemps les désirés présages,  
 Les deux vierges souvent aimaient à parcourir  
 Les bords que leur ruisseau faisait si bien fleurir.  
 Alors des coteaux verts et des fraîches vallées,  
 Vers elles les oiseaux accouraient par volées,  
 Des cercles babillards entouraient leurs beaux fronts,  
 Se posaient sur leurs mains pour finir leurs chansons,  
 Et rappelaient que l'homme encore sans souillure,  
 Régna jadis en roi sur toute la nature.

(1) L'église de l'abbaye de Grand-Bigard fut dédiée à saint Pierre et à la Vierge Marie.

## LA BIEN-AIMÉE DES ANGES

Rien ne manquait-il donc à ces cœurs qui s'aimaient ?  
Le désert que d'amour leurs âmes embaumaient  
Était-il un Éden, un jardin de délices ?  
Les vierges, en retour de leurs longs sacrifices,  
Nageaient-elles déjà dans la félicité  
Que donne aux Bienheureux l'éternelle cité ?  
Non, non, leur sainte joie était loin d'être pleine !  
Leurs chastes cœurs souffraient d'une commune peine.

Épouses de Jésus, leur adorable Époux,  
Dans nos temples sacrés vivant caché pour nous,  
L'Hôte de nos autels, le Pain eucharistique,  
Absent faisait pleurer leur amour séraphique ;  
Et les jours et les nuits, de leurs cœurs déchirés  
S'échappaient ces accents par l'amour inspirés :

Ô Jésus, notre aimable Maître,  
Ô Jésus, cœur de notre cœur,  
Ô Jésus, source de notre être,  
Venez calmer notre douleur !  
Comme des biches altérées,  
Nos âmes de leur Dieu sevrées,  
Seigneur, halètent après vous !  
Où sont ces allégresses vives  
Que nous goûtions, heureux convives  
D'un Dieu qui se donnait à nous ?

Ô pain de vie, ô pain sublime,  
Ô pain du ciel même envié,  
Adorable et douce Victime,  
De notre deuil ayez pitié !  
Divin reclus du tabernacle,  
Venez à nous par un miracle,  
Nourrissez-nous de votre chair !  
Ou bien voulez-vous que du monde,  
Séjour infect, séjour immonde,  
Vos colombes respirent l'air ?

Non, n'est-ce pas ?... Agneau si tendre,  
Pour qui nous avons tout quitté,  
Ce désert vous verra descendre,  
Par vous se verra visité.  
De vos demeures éternelles,  
Partant sur leurs brûlantes ailes,  
Vos Séraphins, dans ce séjour,  
Viendront rassasier notre âme  
Du mets divin qu'elle réclame,  
De votre chair, ô Dieu d'amour !

Ô Prisonnier du saint ciboire,  
Ô notre Époux, ô notre Roi,  
Dans votre cœur faites-nous boire  
Des flots d'amour, de paix, de foi !  
Ô le plus beau des fils de l'homme !  
Seul Ami que notre amour nomme,  
Relevez nos cœurs consternés !  
Venez, Dieu de l'Eucharistie,  
Doux Sacrement, vivante Hostie,  
Ô Fils de Dieu ! venez, venez !...

Jusqu'au trône du Christ ces vœux brûlants montèrent.  
Dieu parla. Tous les cieux en tremblant l'écoutèrent ;  
Puis, mandant trois esprits par un simple regard,  
Il leur montra le monde et le val de Bigard.

Et tous les chœurs des Saints et tous les chœurs des anges  
Répétèrent du Christ les sublimes louanges ;  
Du Christ qui, dans sa gloire, écoule les accents  
Des pécheurs convertis et des cœurs innocents,  
Et ne dédaigne pas, quand notre foi l'exige,  
De faire, Dieu d'amour, un éclatant prodige.

Mais déjà s'envolaient les brillants messagers  
Que d'un ordre d'amour le Christ avait chargés.  
Ils volaient, — et par rien ne se laissant distraire,  
Recueillis, tous les trois adoraient le Mystère  
Que l'ange du milieu portait dans ses deux mains :  
Un ciboire d'or pur, séjour du Saint des Saints !

Ils volaient, — et les feux que lançait le ciboire  
Disaient de l'Homme-Dieu la présence et la gloire ;  
Et les cieux, qu'en leur vol les esprits traversaient,  
En voyant passer Dieu, de respect frémissaient.  
Les soleils étonnés s'arrêtaient dans l'espace,  
Et de leur Créateur, émus, suivaient la trace.  
Et les anges volaient, et plus prompts que l'éclair,  
Qui fend en un clin d'œil l'immensité de l'air,  
Ils ont franchi bientôt tout cet espace immense  
Qui du ciel jusqu'à nous mesure la distance.

Soudain leurs yeux ravis ont vu poindre le lieu  
Où vivent ces cœurs purs qu'aiment tant l'Homme-Dieu.  
Un moment, dans l'espace, ils planent immobiles ;  
Puis leur vol ralentit ses mouvements agiles,  
Et toujours abîmés dans leur recueillement,  
Les ministres de Dieu descendent lentement.

À peine à l'horizon scintille l'aube blanche,  
Et déjà, sans tarir, la prière s'épanche  
Des lèvres des deux sœurs, qui, devant leur autel,  
Le front dans la poussière adoraient l'Éternel.  
Tout à coup les coteaux, la forêt, la clairière,  
Sont inondés des flots d'une vive lumière,  
Et par l'écho joyeux ce chant est répété :  
« Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté ! »

Tremblantès, en sursaut, nos deux vierges se lèvent,  
Regardent, il leur semble en veillant qu'elles rêvent.  
L'effroi les envahit un instant, mais leur cœur  
Déjà pressent sa joie et son divin bonheur.  
Au haut de la colline, en ce moment paraissent  
Les ministres du Christ dont les ailes s'abaissent,  
Et qui glissant dans l'air, à quelques pas du sol,  
Non loin de l'humble autel, s'arrêtent dans leur vol.

Entre les mains de l'ange au centre du beau groupe,  
Les sœurs ont vu briller l'incomparable coupe ;  
Et tombant à genoux, les deux bras en avant,  
Haletantes d'amour devant le Pain vivant,  
Elles n'ont que des pleurs pour saluer leur Maître.  
Et l'ange qui remplit le grand rôle de prêtre,  
Leur dit en découvrant le ciboire du ciel :

« Épouses de Jésus, filles de l'Éternel,  
De l'amour du Sauveur nous apportons le gage.  
Pour lui, dans ce désert, cachant votre jeune âge,  
Vous avez tout quitté, le monde et ses appas ;  
En générosité Dieu ne le cède pas.  
Pour soutenir vos cœurs dans cette rude vie,  
Recevez de mes mains la sainte Eucharistie. »

Il dit : Sur le ciboire il tient entre ses doigts  
Le pain prodigieux, la chair du Roi des rois.  
Se prosternant alors, les deux anges, ses frères,  
Étendent sur les mains des jeunes solitaires  
Un voile tissu d'or, ouvrage merveilleux,  
Où mille diamants entrecroissent leurs feux  
Et qu'imprègnent du ciel les parfums balsamiques.  
Les vierges ont ouvert leurs lèvres angéliques,  
Et l'esprit dont la main porte le Sacrement,  
Donne aux filles de Dieu leur divin aliment.

Au contact du Sauveur, leur cœur tremble et s'embrase ;  
Leurs sens sont suspendus ; leur âme est en extase,  
Et de ce grand bonheur, tandis qu'elle jouit,  
Le groupe d'anges saints dans l'air s'évanouit.

Et le jour disparut et la nuit sur ses voiles  
Avait déjà semé des légions d'étoiles,  
Et dans l'enivrement du plus saint des amours,  
Les deux vierges priaient, priaient, priaient toujours.  
Le ciel seul les compta, ces heures prolongées,  
Où leurs âmes dans Dieu demeurèrent plongées  
Et jouirent du ciel que le doux Rédempteur  
Avait, avec Lui-même, introduit dans leur cœur.

## ENCORE UN DEUIL

Asisses près du seuil de leur palais sauvage,  
Les deux sœurs contemplaient le vaste paysage,  
Dont les mille beautés brillaient de toutes parts,  
Et de ce monde à Dieu transportaient leurs regards.  
Sous leurs yeux folâtrait leur compagne fidèle,  
La biche, qui semblait d'une grâce nouvelle,  
D'un instinct plus profond chaque jour se parer.  
Jusqu'au ruisseau parfois elle osait s'égarer,  
Mais i'evenait bientôt mendier des caresses  
Et lécher les deux mains de ses bonnes maîtresses.

Les filles du désert dans un long entretien  
Avaient glorifié la source de tout bien.  
Toutes deux se taisaient ; la tête de Wivine  
Dans ce recueillement penchait sur sa poitrine.  
Tout à coup dans son œil la frayeur apparait ;  
Fixement il regarde un invisible objet,  
Son front serein pâlit et ses larmes jaillissent,  
Dans son sein oppressé les sanglots retentissent,  
Et dans ses froides mains elle cache son front  
Que semble appesantir le poids d'un deuil profond.

Euteware effrayée, ignorant quelle peine  
Cause à ce cœur aimé cette douleur soudaine,  
Reste silencieuse et contemple en pleurant  
Cette angoisse muette et ce calme navrant.  
Mais bientôt et d'amour et de crainte saisie,

Elle tombe à genoux devant sa chère amie,  
Et de ses douces mains elle écarte les mains  
Sous lesquelles Wivine a caché ses chagrins :  
« Wivine, lui dit-elle, ô veuillez donc me dire  
Quelle immense douleur vous trouble et vous déchire :  
Au nom du ciel, ma sœur, de grâce, qu'avez-vous ? »

À cette voix si tendre, à ces accents si doux  
La fille des d'Oisy lève son œil qui pleure :  
« Le ciel m'a fait savoir, dit-elle, qu'à cette heure  
Mon bon père n'est plus, qu'il est mort dans la foi.  
Euteware priez et pleurez avec moi,  
Le Seigneur, comme vous, m'a rendue orpheline ! »

Euteware, à ces mots, tombe au cou de Wivine  
Et l'inonde de pleurs. Puis, sans se dire mot,  
Elles vont à l'autel supplier le Très-Haut  
Pour le repos d'une âme à toutes deux si chère.  
Et depuis, chaque jour, le doux nom de ce père,  
Des lèvres des deux sœurs s'élevait vers le ciel,  
Quand leurs fronts s'inclinaient devant leur humble autel.

## LE PÈLERIN

### I.

C'est dans la nuit... Les nuages funèbres  
Cachent la lune et voilent sa lueur ;  
Et seul, tout seul, à travers les ténèbres  
Dans la forêt s'égaré un voyageur.  
L'infortuné, dans ce noir labyrinthe,  
Depuis longtemps a perdu le chemin.  
La faim l'accable, il est las ; et la crainte  
Fait frissonner le pauvre pèlerin.  
Que devenir dans ce désert immense ?  
De l'homme rien n'y trahit la présence.  
De quelle main implorer le secours ?  
À tous ses cris les échos restent sourds.  
Ah ! mais au ciel les chrétiens ont un Père :  
À qui l'invoque il prête son appui.  
En ce Dieu bon le pèlerin espère,  
Il s'agenouille et pleure devant Lui.

Et regardez : sa prière fervente  
D'un saint espoir lui montre le rayon ;  
Son cœur est fort, et, libre d'épouvante,  
Le pèlerin a repris son bourdon.  
En ce moment, la clarté de la lune  
D'un grand nuage entrouvre le rideau,  
Et, saluant la lumière opportune,  
Le voyageur chemine de nouveau.  
Il marche, il court, une force secrète  
Hâte ses pas vers un but ignoré.  
Mais qu'a-t-il donc ? Tout à coup il s'arrête,  
Et de bonheur son front est éclairé.  
Le voyez-vous comme il penche l'oreille  
Et fait au son un rempart de sa main ?  
Quelle harmonie, enivrante merveille,  
Dans ce désert charme le pèlerin ?  
Il croit ouïr deux voix d'anges qui chantent ;  
Des pleurs de joie envahissent ses yeux ;  
Ses pas discrets doucement s'orientent  
Vers le foyer des chants mélodieux.

Bientôt du bois il atteint la lisière,  
Et là ses yeux au fond de la clairière  
Peuvent jouir d'un spectacle divin.  
Debout, les sœurs, belles comme des anges,  
Ensemble offraient, dans un hymne sans fin,  
Au Créateur leurs nocturnes louanges.

D'un nimbe pur, que formaient ses rayons,  
L'astre des nuits ceignait leurs nobles fronts.  
Leurs yeux du ciel semblaient percer la voûte ;  
Et le Sauveur à leur esprit, sans doute,  
Du Paradis révélait les splendeurs.  
Le pèlerin contemplait les deux sœurs ;  
Et, le front nu, mêlait à leurs cantiques,  
Sans se lasser, ses muettes suppliques.  
Mais l'hymne cesse, et saluant la croix,  
Les deux enfants vont regagner le bois,  
Où l'humble grotte à dormir les invite ;  
Quand le taillis derrière elles s'agite,  
S'ouvre, et les sœurs aperçoivent soudain,  
À quelques pas le pauvre pèlerin...

Un cri d'effroi s'échappe de leur bouche ;  
Sans avancer, le pèlerin leur dit :  
« N'ayez point peur, mes sœurs en Jésus-Christ ;  
Écoutez-moi : Que mon malheur vous toueue.  
Depuis l'aurore, en ces vastes forêts,  
Mourant de faim et sans espoir j'errais.  
Mais j'ai prié : bientôt dans le silence  
Vos douces voix, comme un chant d'espérance,  
À mon oreille au loin ont retenti,  
Et, me sauvant, m'ont conduit jusqu'ici.  
Ayez, pour Dieu, pitié de ma misère. »  
Son air, sa voix, son regard, sa prière,  
Ont rassuré les vierges du désert.  
Et toutes deux présentent de concert  
Au bon vieillard les mets qui les nourrissent.  
Puis dans la grotte, où les vierges tapissent  
Un coin du sol de mousse et de roseaux,  
Le pèlerin doit prendre son repos.  
Dans la forêt, elles-mêmes se rendent  
Et pour dormir sous un chêne s'étendent,  
En louant Dieu, qui dans le voyageur  
Leur a permis d'honorer le Sauveur.

## II.

L'Aurore s'est levée et les sœurs, avant elle,  
Offrent au Créateur leur prière fidèle.  
Le pèlerin entend leurs hymnes retentir ;  
Au pied de l'humble croix, à la voix de ces anges,  
Pour louer le bon Dieu sa voix voudrait s'unir.  
Il ne le peut, il souffre ; et ses maux sont étranges.  
La fièvre le dévore et sa gorge est en feu (1).  
Il pousse un faible cri : les deux vierges accourent  
Et de leur charité tous les soins le secourent.  
Et Wivine, à genoux, s'adressant à son Dieu,  
Elle prie ardemment ; sa prière s'achève,  
Mais au même moment, le pèlerin se lève,  
Guéri, ne conservant que le seul souvenir  
Des fatigues d'hier, des maux qu'il dut souffrir.  
Il se prosterne à terre et sa reconnaissance  
En paroles de feu vers Jésus-Christ s'élançe,  
Vers ce Dieu dont la main prodigue ses bienfaits  
Aux cœurs purs dans lesquels il choisit son palais.

Aux lieux où sainte Alène était venue au monde (2),  
Du pèlerin aussi se trouva le berceau.  
Il revenait tout vieux contempler de nouveau  
Cette terre, ce ciel, dont l'image profonde  
Demeura dans son cœur empreinte comme un sceau.  
Il revenait mourir dans l'humble coin de terre,  
D'où, pour remplir un vœu, jeune il s'est exilé.  
Il a souvent gravi le saint Mont du Calvaire ;  
Sur le tombeau du Christ ses larmes ont coulé.  
Puis, ayant revêtu l'habit d'anachorète,  
Par amour pour Jésus il choisit sa retraite  
Là même où Pélagie expia saintement  
Par ses austérités un long aveuglement.

Mais cédant au désir de revoir sa patrie  
Il revint au Brabant, par l'antique Syrie.  
Ses récits émouvants captivaient les deux sœurs,  
Et souvent de leurs yeux faisaient jaillir des pleurs.  
Et, surprise profonde ! elles étaient voisines  
De ces lieux vénérés, de ces belles collines,  
Où sainte Alène, un jour, de son cœur innocent,  
Pour la gloire du Christ prodigua tout le sang.

Le vieillard a narré son long pèlerinage.  
Il va, le cœur allègre, achever son voyage.  
Lorsque devant Wivine il vient se découvrir.  
Prosterné contre terre, il conjure la sainte,  
Dont le front, prétend-il, d'une auréole est ceinte,  
Du geste et de la voix de daigner le bénir.  
Ce signe de respect trouble et confond Wivine,  
Son front pâle rougit ; elle-même s'incline,  
Joint ses pieuses mains, et tombant à genoux :  
« Saint voyageur, dit-elle, il n'appartient qu'à vous  
De tracer sur des fronts ce signe salutaire.  
La vieillesse a ce droit et cet honneur, mon père.  
J'admire vos vertus, votre profonde foi :  
Au nom du bon Jésus, père, bénissez-moi. »  
Le vieillard obéit, mais il se recommande  
Au béni souvenir de la vierge flamande,  
Et puis, s'orientant vers le cher lieu natal,  
Il franchit le ruisseau pour remonter le val.

## LE DÉSERT GLORIFIÉ

Wivine, c'est en fait ! adieu la solitude,  
Le silence profond, les saints recueils !  
Adieu la longue extase et la divine étude  
Qui devant votre Christ dévoraient vos moments !  
Pourtant vous étiez bien dans ce désert immense,  
Dans cette grotte fraîche, au bord d'une eau qui fuit,  
Avec votre Euteware, avec son innocence,  
Loin du monde pervers et de son triste bruit !  
Ce monde vient à vous, mais non pour vous séduire ;  
Il vient vous écouter et vous devez l'instruire,  
Et lui faire sentir que la Croix du Sauveur  
Peut seule guider l'homme au chemin du bonheur.  
Dans votre cœur Jésus a déposé ses flammes ;  
Il veut que ce feu pur embrase d'autres âmes,

(1) Sainte Wivine est particulièrement invoquée pour la guérison des angines, etc. Voir la note 2, à la fin du volume.

(2) Dilbeck.

Et que dans votre cœur d'autres cœurs, à leur tour,  
Viennent de leur grand Dieu puiser l'heureux amour.  
Votre virginité va devenir féconde :  
Des vierges, redoutant les mensonges du monde,  
Vous nommeront leur mère, et sous vos sages lois  
Viendront dans le désert étudier la Croix...

Le pieux pèlerin, dans sa reconnaissance,  
Et bénissant le ciel racontait en tous lieux.  
Ce qu'au val de Bigard contemplèrent ses yeux.  
Les deux vierges du Christ, leur aimable innocence,  
Leur biche inséparable et leur antre profond,  
Wivine et sa prière et sa grande puissance,  
Et le nimbe de feu qui couronnait son front.  
Et bientôt l'on put voir de longs flots de fidèles  
Des coteaux de Zellick, de Dilbeck, de Bruxelles,  
Venir en confiance implorer le pouvoir  
De celle qui n'avait, disait-on, qu'à vouloir,  
Pour que Dieu prodiguât des faveurs solennelles.  
Et vraiment le Très-Haut exauçait tous les vœux  
Qui par la chaste fille était offert pour eux.

Et chaque jour voyait à la grotte bénie  
Plus épaisse accourir la foule reéueillie.  
Les malades cherchaient et trouvaient la santé ;  
Les pleurs étaient taris dans le cœur attristé ;  
En contemplant Wivine et ses célestes charmes,  
Les pêcheurs endurcis sentaient couler leurs larmes.  
Tous bénissaient le Christ, et s'en allant meilleurs,  
De ces coteaux bénis, emportaient quelques fleurs.

Qu'ils étaient beaux et purs ces jours du moyen âge !  
Veuille Dieu, dans ce siècle, en montrer une image !

Wivine gémissait de voir ces pèlerins  
Venir, à deux genoux, se courber sous ses mains.  
Il était bien amer ce calice de gloire !  
Mais sur son propre cœur remportant la victoire,  
Pour rendre gloire à Dieu, respecter ses desseins,  
Humble, jusqu'à la lie, elle voulait le boire.

Mais Dieu, qui l'éprouvait, saura la réjouir.  
Partout a retenti le nom de sa servante,  
Et voici qu'au désert elle voit accourir  
Des vierges que le monde et sa joie épouvante.  
Elles veulent servir le seul maître Jésus,  
Ne plaire qu'à lui seul, imiter ses vertus ;  
Mais il leur faut un guide, un soutien, un modèle,  
Et Wivine les prend sous sa sage tutelle.

Cependant ce lit dur, ces vêtements, ces mets ;  
Cet antre, ce désert, ces forêts ténébreuses,  
Effrayèrent d'abord ces vierges généreuses,  
Dont l'enfance habita de somptueux palais.  
Mais Wivine égayait la sombre solitude,  
Comme un soleil joyeux, par ses chastes attraits,  
La sainte majesté que respiraient ses traits  
Calmaient de tous les cœurs la vague inquiétude.

Or, dix vierges bientôt, au gré de leurs parents,  
Des saintes de Bigard vinrent grossir les rangs.  
À ces brebis du Christ, il fallait un asile,  
D'un toit béni de Dieu l'atmosphère tranquille ;

Il faut bâtir un cloître... Et Wivine n'a rien.  
En s'exilant de Flandre, elle abdiqua son bien.  
Il faudrait donc, mon Dieu, que la colombe pure  
Revoie encor le monde et s'en aille quêter  
Cet or dont le contact lui semble une souillure,  
Cet or qu'à tout jamais elle avait cru jeter.  
Et ses enfants disaient : « Mère, allez à Bruxelles ;  
Du pieux Godefroid qui ne connaît le zèle ?  
L'Église et Jésus-Christ sont ses meilleures amours ;  
Madame mère, allez, implorer son secours. »  
« — Je le ferai, mes sœurs, reprit la sainte mère,  
Mais demandons au Christ son aide et sa lumière ;  
Jeûnons pendant trois jours, puis du duc redouté  
J'irai pour mes enfants implorer la bonté. »

## DEUXIÈME PARTIE L'ABBESSE DE GRAND-BIGARD

### LA COUR DE BRABANT

#### I.

En ce temps, Godefroid, au comble de sa gloire,  
Se faisait aux vaincus pardonner sa victoire.  
Le marquisat d'Anvers, le duché de Lothier,  
Qu'au comté de Louvain joignit son bras guerrier,  
Voyaient avec bonheur comment sa forte épée  
Abattit des vassaux l'influence usurpée,  
Et sous sa forte main concentrait le pouvoir.  
Pour un roi, la justice est le premier devoir :  
Ainsi pensait le duc, et, modèle des princes,  
Comme un père, il régnait sur ces belles provinces.  
Heureux d'être chrétien, fier de servir la Croix,  
Il protégeait l'Église et défendait ses droits.

Le beau soleil de Mai souriait à la terre  
Et paraissait bénir la fête populaire  
Dont Bruxelles en ses murs contemplait les apprêts.  
Les plus humbles maisons, les plus riches palais,  
S'enguirlandaient de fleurs, de drapeaux, de tentures,  
D'emblèmes éloquents, de flatteuses peintures.  
Les Gildes, les bourgeois, et le peuple, et la cour,  
Luttaient d'entrain joyeux pour fêter le retour  
Des guerriers qui, poussés par leur foi magnanime,  
S'armèrent pour la Croix et vengèrent Solyme :  
Enfants du même sol : ô Flamands, ô Wallons,  
Que les mêmes lauriers ceignent vos nobles fronts !

Le duc, dans son palais veut recevoir lui-même  
Ces héros de la Croix qu'il vénère et qu'il aime.  
Sur un trône éclatant Godefroid est assis ;  
Sa robe est de drap d'or, une chaîne en rubis  
Laisse pendre une croix sur sa large poitrine ;  
Un manteau de brocard, bordé de blanche hermine,  
En plis majestueux retombe à ses côtés,  
Et du royal costume achève les beautés.

À la droite du duc, dans l'éclat de sa grâce  
Et de ses grands atours son épouse se place.  
L'or d'un bandeau princier, semé de diamants,  
Encadre son beau front de ses reflets mouvants ;  
L'albâtre de son cou de saphirs étincelle ;  
À sa ceinture d'or la chaîne lourde et belle  
Retient artistement la sachette qu'emplit  
Un trésor de parfums par l'Orient produit.  
Des anneaux, tout formés de perles précieuses,  
Dessinent de ses bras les formes gracieuses,  
Et sa longue simare en des plis de velours  
De son corps élégant dessine les contours.

Elle est belle à ravir la très noble duchesse ;  
Mais sa beauté qu'est-elle auprès de la tendresse  
Qui vers tout ce qui souffre incline son grand cœur,  
Et lui vaut le beau nom d'ange consolateur ?

Derrière ces époux et tout autour du trône,  
Des seigneurs de la cour la foule s'échelonne.  
Un essaim de beautés sourit au milieu d'eux.  
À leurs propres attraits un luxe merveilleux  
Ajoute la splendeur de parures brillantes,  
L'argent, les perles, l'or, les robes chatoyantes,  
Et de la cour d'un duc fait une cour de roi.

Cependant la cité, tout entière en émoi,  
Au devant des croisés se précipite en foule.  
Une immense clameur dans l'air s'élève et roule,  
Grossissante toujours jusqu'au palais ducal.  
L'airain sacré des tours, à ce cri triomphal  
Mêle sa grave voix où vient s'unir encore  
D'innombrables métiers la fanfare sonore.

Le cortège s'avance en marchant sur des fleurs ;  
Et bientôt du Croissant les immortels vainqueurs  
Arrivent au palais, où sous le grand portique  
Godefroid, entouré de sa cour magnifique,  
Les accueille, et les mène aux salons somptueux  
Que l'art et que la foi décorèrent pour eux.  
Un splendide festin dissipa leurs fatigues ;  
Les vins exquis coulaient des amphores prodigues ;  
Des menestrels de Gand, des troubadours d'Anvers,  
Chantaient la guerre sainte, et les couplets divers  
Qui jaillissaient joyeux de leur veine féconde,  
Proclamaient nos croisés les premiers preux du monde.

## II.

Pendant qu'elle écoutait ces cantiques guerriers,  
La duchesse aperçut parmi les chevaliers,  
Un jeune homme dont l'œil plein de mélancolie  
Annonçait que de deuil son âme était remplie.  
Et pourtant, disait-on, dans l'horreur des combats  
Aux plus fameux héros il ne le cédait pas,  
Ne vivant que d'exploits et que de hardiesse,  
Vrai lion, à la mort il s'exposait sans cesse.  
« Son nom, dit la duchesse, oh ! dites-moi son nom ?... »

Mais au même moment sur le seuil du salon  
Un héraut s'écria : « Salut à sœur Wivine ! »  
À ce nom vénéré toute la cour s'incline (1) ;  
Mais à ce même nom, du sein d'un groupe part

Un cri... Qui l'a poussé ? L'héroïque Richard !  
Richard, qui de Wivine, écoutant la voix sainte  
Fit de son propre cœur jadis taire la plainte,  
Richard, qui pour venger le Christ et son tombeau  
Noblement de la croix a suivi le drapeau.  
Et qui ceint des lauriers conquis par sa vaillance  
Revient chercher le calme aux lieux de son enfance ;  
Oui, c'est Richard, c'est lui dont la lèvre a jeté  
Ce soupir de son cœur trompant la fermeté.  
Aimerait-il encore, aime-t-il encor celle  
Qu'il sait être du Christ la servante fidèle ?  
Oserait-il nourrir un impossible espoir ?  
Il pâlit... il se tait, et de peur de la voir  
L'héroïque chrétien baisse son œil humide.

Et Wivine s'approche. Une grâce candide  
Comme un rayon céleste éclaire son beau front.  
Tous les chants ont cessé, le banquet s'interrompt,  
Et seigneurs et croisés contemplant l'humble fille,  
Qui, sans or, sans atours, plus qu'une reine brille.  
Ils dévorent des yeux la fille des d'Oisy,  
Pauvre comme l'Époux que son cœur a choisi.  
Sous un long voile blanc sa blonde chevelure  
Cache ses tresses d'or, et sa robe de bure  
De sa taille élégante effaçant la beauté  
Couvre aussi de ses pieds la chaste nudité.  
Et cependant, malgré ce vêtement austère,  
Malgré sa pauvreté, la jeune solitaire  
Captive tous les cœurs, éblouit tous les yeux,  
Tant de sa sainteté le charme est merveilleux.  
Elle est pauvre sans doute, elle est pâle de jeûnes ;  
Autour d'elle voyez que de fronts fiers et jeunes,  
Que d'aimables beautés rehaussent ce festin !  
Et, dites-le pourtant, quel front est plus serein ?

Sur quelles lèvres joue un plus charmant sourire ?  
Dans quels yeux le bonheur se fait-il le mieux lire ?  
Qui semble ici goûter plus de félicités ?  
Wivine, vierge et pauvre où ces nobles beautés ?  
Ah ! l'or ni le plaisir ne satisfont une âme :  
C'est un bonheur sans fin que notre cœur réclame ;  
C'est un bien sans limite, et l'amour le plus haut,  
C'est Dieu, c'est son amour, c'est son ciel qu'il nous faut !  
Et plus l'homme ici-bas pour Dieu se sacrifie,  
Plus grands sont les trésors dont Dieu le gratifie,  
Plus suave est la paix, plus profond le plaisir  
Et plus pur le bonheur dont Dieu le fait jouir.

Richard, vous le savez, votre foi vous l'enseigne :  
Dans un cœur plein du Christ le seul vrai bonheur règne.  
Ne le demandez point aux amours d'ici-bas :  
Nos cœurs à si vil prix ne se contentent pas.  
Wivine a choisi Dieu pour son seul héritage ;  
D'imiter une fille aurez-vous le courage ?  
Oseriez-vous, comme elle, au monde dire adieu,  
Et dans quelque désert ne vivre que pour Dieu ?...

(1) Voir à la note 1, à la fin du volume, le privilège (ou lettres de fondation) accordé à sainte Wivine par Godefroid I<sup>er</sup>, dit le Barbu. C'est un beau monument de la piété de ce grand prince. Il prouve à l'évidence que les mérites et la sainteté de notre héroïne étaient déjà en grand renom à cette époque.

## L'ENTRETIEN

Sans trouble et sans orgueil, mais belle d'assurance,  
Sur un signe du Duc, sainte Wivine avance.  
Le puissant Godefroid d'un paternel regard  
Contemple avec respect la rose de Bigard,  
Et : « Wivine, dit-il, avec un doux sourire,  
Quel objet, quel besoin vers moi peut vous conduire ?

« — Mon seigneur, répond la fille des déserts,  
À toute heure, au grand Dieu, qu'avec bonheur je sers,  
J'ose me présenter, et dans ma confiance  
J'implore les bienfaits de sa toute-puissance ;  
Jamais à ma prière il ne s'est montré sourd ;  
Au-delà de mes vœux sa bonté me secourt.  
C'est lui qui dans mon cœur, dites-moi de le croire,  
Fit naître ce penser, que vous, qui de sa gloire  
Et de son grand pouvoir reçûtes une part,  
Pour une pauvre enfant vous auriez quelque égard ;  
Et que vous aideriez, poussé par votre zèle,  
Des servantes du Christ la famille nouvelle.  
Dans le val de Bigard l'Esprit saint a conduit  
Des vierges dont le cœur par la Croix fut séduit,  
Et qui dans la prière et dans la solitude,  
Du Dieu crucifié font leur unique étude.  
Leur nombre est déjà grand ; mais, hélas ! mon seigneur,  
Elles sont sans abri ces vierges du Sauveur.  
Contre les froides nuits et les coups de l'orage  
Elles n'ont qu'une grotte et des toits de feuillage.  
Et moi qui suis leur mère, indigne, je le sais,  
Je viens pour mes enfants implorer vos bienfaits.  
Ô noble duc, et vous, ô très bonne duchesse,  
De mes pauvres enfants soulagez la détresse.  
Écoutant votre cœur, consultant votre foi,  
Donnez un abri sûr à mes filles, à moi.  
En leur nom je promets que nos humbles prières  
Demanderont pour vous des grâces singulières ;  
Et notre gratitude à nos sœurs à venir  
Léguera cette dette et votre souvenir. »

« Ô servante de Dieu, bannissez toute crainte ;  
J'accueille avec bonheur votre demande sainte,  
Répondit Godefroid, je connais vos vertus ;  
Je veux en vous aidant rendre gloire à Jésus,  
Et mériter ma part de vos œuvres parfaites...  
Oui, féaux chevaliers, sachez tant que vous êtes,  
S'écria-t-il soudain, en regardant ses preux,  
Sachez pourquoi Wivine est si grande à mes yeux :  
Je crois qu'aucun de nous, dans la paix, dans la guerre,  
Jamais n'accomplira le bien qu'elle sait faire. »

Et tourné de nouveau vers la Sainte, il reprit :  
« Je remplirai vos vœux, noble fille du Christ.  
Par mes soins et mon or un vaste monastère  
S'élèvera bientôt dans le lieu solitaire  
Où vos jours si longtemps s'écoulèrent cachés.  
Vous aurez le repos que pour Dieu vous cherchez.  
Je rends grâces au Ciel qui veut bien me permettre  
De montrer mon amour pour mon Dieu, pour mon Maître,  
De donner à l'Église un asile de plus,  
Où l'on respirera les parfums de Jésus.  
J'ai pour devoir sacré de protéger l'Église  
Et son apostolat qui sauve et civilise,

Et de multiplier pour mes aimés sujets  
Les séjours où le Christ attire les parfaits.  
Je serai votre père, et je veux, ô ma fille,  
Abriter et nourrir, aimer votre famille.  
Mêlez parfois mon nom à vos soupirs ardents ;  
Priez pour nous, ô Sainte, et pour nos descendants.  
Adieu ! dans votre val retournez, ô Wivine,  
Et qu'un ange de paix à vos côtés chemine. »

À ce noble langage, où chaque mot dépeint  
La tendresse d'un père et la foi d'un grand saint,  
Wivine pleure. Ô pleurs de la reconnaissance !  
Jamais langage humain eut-il votre éloquence ?  
Couvrant de ses deux mains ses yeux noyés de pleurs,  
Wivine s'inclina devant ses bienfaiteurs ;  
Alors princes, vassaux, croisés, dames et pages,  
Tous ensemble à la vierge offrirent leurs hommages.

Mais elle, sans rien dire, et les regards baissés,  
Vers le seuil du salon marchant à pas pressés,  
Se dérobe aux honneurs qui lui sont un martyr.  
Quelques instants plus tard, un croisé se retire.  
Il cache mâl ses pleurs, et dans ses traits on lit  
Que son cœur est le champ d'un terrible conflit.  
Le monde et Jésus-Christ s'y disputent la place ;  
Richward, qui vous vaincra ? La nature ou la grâce ?...

## RETOUR AU DÉSERT

Sur un gentil ânon, Wivine regagnait  
En longeant le ruisseau sa chère Thébaïde ;  
Euteware, menant l'animal par la bride,  
Écoutait le récit que Wivine faisait.  
Souvent la bonne enfant, de son âme naïve,  
Ne pouvant maîtriser le feu reconnaissant,  
Par des cris de bonheur et de joie expansive  
Du récit suspendait le cours intéressant.  
« Merci, merci, Jésus, source de la sagesse !  
S'écriait Euteware, ô bon Maître, merci !  
Vous avez de ma mère inspiré la jeunesse,  
Et ce qu'elle a voulu, par vous a réussi.  
— Oui, c'est Jésus, c'est Lui, continuait la mère,  
C'est Lui qui du bon prince a disposé le cœur ;  
C'est lui sur qui ma lèvres a placé sa lumière :  
Amour, honneur et gloire à vous, ô bon Sauveur ! »

Et parlant, s'écoutant, louant le divin Maître,  
Les sœurs avaient atteint leur désert bien-aimé.  
Les oiseaux, plus joyeux, semblaient les reconnaître,  
Le babil du ruisseau semblait plus animé.

Tout à coup les échos de la forêt épaisse  
S'éveillèrent aux sons de ces cris triomphants :  
« Hosanna ! longue vie à la sainte maîtresse,  
Qui rapporte la joie à ses chères enfants ! »  
Et sortant des halliers, toute la colonie  
Des vierges de Bigard envahit le chemin,  
Qu'elles jonchent de fleurs pour sa mère bénie,  
Et pleines de respect baisent sa blanche main.  
Puis dans un cercle aimable emprisonnant sa mère,  
Et par des chants d'amour remerciant le ciel,  
Le bienheureux cortège arrive à la clairière  
Où Wivine et sa sœur ont construit leur autel.



Toutes en même temps, devant la croix agreste,  
Se jettent à genoux et bénissent Celui  
Dont en signes brillants l'amour se manifeste,  
Qui conduisit la sainte et qui fut son appui.  
Et quand de Godefroid, en paroles émues,  
Wivine dépeignit l'accueil et la bonté,  
Le nom du noble duc retentit jusqu'aux nues,  
Par tous ces cœurs de vierge à l'envi répété :  
Leurs fronts reconnaissants de nouveau s'inclinèrent,  
Élevant leurs regards et leurs mains vers les cieus,  
Avec un saint élan les vierges demandèrent  
Que le duc et les siens fussent toujours heureux.

## FONDATION DE L'ABBAYE

### I.

Bientôt dans le vallon un vaste monastère  
Surgit où fleurissait la forêt séculaire ;  
Et Wivine et ses sœurs, comme en un paradis,  
Allèrent s'enfermer entre ces murs bénis.  
Ô vierges de l'Agneau, que dans votre retraite,  
Votre bonheur soit plein et votre paix parfaite !  
Suivez de près Wivine et courez vers les cieus,  
En gardant simplement ses conseils lumineux.  
Votre mère, elle est humble, et Dieu se plaît en elle.  
Ne craignez aucun mal sous sa forte tutelle ;  
Vous ne vous perdrez point, en marchant sur ses pas,  
Car sur son propre esprit elle ne compte pas.

D'un prêtre du Seigneur, d'un vieillard vénérable,  
Wivine a mendié le conseil secourable ;  
Et l'abbé d'Afflighem, le docte et saint Franco (1),  
A daigné se charger du glorieux fardeau  
De conduire Wivine et sa troupe angélique  
À travers les écueils de la route mystique.  
Bien plus, devant le monde il sera leur tuteur,  
Et des soucis du temps affranchira leur cœur.

Magnifique toujours, grand dans toute entreprise,  
Le duc fit près du cloître élever une église ;  
Et, sur son ordre exprès, l'abbé Franco bénit  
Les larges fondements de la maison du Christ.

Déjà l'on approchait de l'heure mémorable,  
Où ce temple verrait la victime adorable,  
Renouvelant pour nous le drame de la Croix,  
Descendre sur l'autel pour la première fois.  
Par un spectacle auguste et d'un heureux présage,  
Franco voulut du temple inaugurer l'usage.  
Le saint vieillard venait d'offrir à Jéhovah  
L'Agneau plein de douceur dont la mort nous sauva ;  
Il avait bu le sang dans le divin calice,  
Lorsque l'on vit entrer au lieu du sacrifice  
Wivine dont les pas semblent mal assurés.  
Son bonheur est si grand que ses traits altérés  
Trahissent de son cœur l'émotion céleste.  
Du feu semble jaillir de son regard modeste ;  
Dans sa chaste poitrine, on croit qu'à tout moment  
Un amour surhumain rompra son cœur aimant.  
Elle vient à l'autel, entre les mains du prêtre,  
Dévouer pleinement à l'Auteur de son être,  
Et son corps et son âme, et sa vie et sa mort.  
Elle vient de son cœur consacrer le transport,

Et jurer au Très-Haut que, sans bien dans ce monde  
Imitant des Esprits la pureté profonde,  
Obéissant en tout, même jusqu'au trépas,  
Du Christ, son grand modèle, elle suivra les pas.  
Qu'elle aura pour flambeau, pour guider sa conduite  
La règle qu'à ses fils saint Benoît a prescrite,  
Et qu'elle et ses enfants observeront ces lois  
Que dictèrent l'étude et l'amour de la Croix.

Elle porte déjà la robe qu'illustrèrent,  
Les Saints que de Benoît les exemples formèrent.  
D'une voix que la joie et l'amour font trembler,  
Par le sang précieux que Sion vit couler,  
Elle jure de vivre et de mourir fidèle  
Au serment qui l'immole et qui ne fait plus d'elle  
Qu'une vivante hostie, un holocauste à Dieu.  
En l'entendant ainsi, dans un sublime adieu,  
Repousser tous les biens, les seuls que le monde aime,  
Ses enfants, et le peuple, et le prêtre lui-même,  
Le saint abbé Franco, jusqu'au fond de leurs cœurs  
Se sentirent émus et versèrent des pleurs.  
Levant au ciel ses yeux, que des larmes remplissent,  
Le vieillard étendit ses deux mains qui bénissent  
Sur la vierge inclinée aux marches de l'autel,  
Et dit d'un ton vibrant, inspiré, solennel :

« Soyez bénie, ô vierge, au nom du Dieu suprême !  
Par mes indignes mains il vous bénit lui-même ;  
Il bénit votre amour et votre don nouveau.  
Qu'il vous donne sa grâce ; et gardez la parole,  
Le vœu qui vous immole  
Sur l'autel de l'Agneau.

Dieu vous a préparée au sacré ministère  
D'instruire en son amour les anges de la terre ;  
Et vous savez combien l'amour divin est doux.  
Inondez de ses îlots la famille choisie  
Que Jésus vous confie  
Et veut sauver par vous.

Précédez-les toujours dans la route sanglante  
Où va Jésus, chargé de sa croix accablante :  
Imitez, copiez cet Homme des douleurs.  
Que dans ce lieu béni qui devient votre tombe  
Toute sa Grâce tombe  
Sur vous et sur vos sœurs.

Et quel que soit l'éclat dont votre front rayonne,  
Ne l'oubliez jamais, c'est Dieu qui vous le donne :  
Ah ! que l'humilité veille sur vos vertus !  
Et méritiez les dons que le ciel vous destine,  
En ne songeant, Wivine,  
Qu'à plaire au bon Jésus.

Vous êtes toute à Lui... De ce cher esclavage,  
Ce voile blanc, ma sœur, est l'emblème et le gage :  
De l'amour de Jésus il dit la pureté,  
Que votre âme ici-bas, par cet amour prélude  
À la béatitude  
De votre éternité... »

(1) Voir la note 3, à la fin du volume.

À ces mots, le vieillard vers Wivine se penche,  
Et sur sa tête place une parure blanche,  
C'est l'antique symbole, un long voile de lin.  
L'oblation est faite : à son Époux divin

Par l'ineffable nœud d'un céleste hyménée,  
Que rien ne brisera, Wivine est enchaînée.  
Quelques jours après elle, Euteware, sa sœur,  
Par les mêmes serments s'unit au Rédempteur.

Du troupeau virginal ce furent les prémices.  
D'autres cœurs les suivront, et des grands sacrifices  
Qui sont pleins pour Jésus de charmes ravissants,  
Viendront au même autel faire fumer l'encens.

## II.

Ainsi de Grand-Bigard naquit le monastère :  
Ainsi les jeunes fleurs qu'en ce nouveau parterre  
L'Agriculteur divin avec amour planta,  
Sous ses yeux, chaque jour, se révélèrent plus belles.  
Et son cœur les bénit. Le saint cloître compta  
Bientôt un vaste essaim d'habitantes nouvelles,  
Qui, folles de la Croix, à l'ombre de ces murs,  
Venaient donner au Christ leurs cœurs jeunes et purs,  
Et dans d'âpres labeurs, et dans la pénitence  
Rendre plus blanche encor leur robe d'innocence.  
Ah ! combien l'Éternel dut se complaire à voir  
Ces cœurs qui ne vivaient que pour son bon vouloir !  
Ces vierges dont le lis était la pâle image  
Et dont pourtant les mains, fortes d'un saint courage,  
Sans pitié flagellaient et déchiraient les corps  
Et du monde expiaient les coupables transports.  
Oui, le Seigneur aimait ce virginal asile :  
Il l'avait fécondé de son souffle fertile.  
Le Grand-Bigard vivait et florissait toujours,  
Quand le siècle six fois avait repris son cours.

## LES RUINES

Mais il vint une époque, époque de délire,  
Où la France, de Dieu foulant aux pieds les lois,  
Sur les autels broyés et dans le sang des rois  
De l'humaine raison inaugura l'empire.  
L'enfer semblait vainqueur, le ciel semblait vaincu.  
De l'horrible Voltaire on adorait la gloire ;  
On allait de Jésus enterrer la mémoire ;  
L'Église, son Épouse, avait assez vécu !  
Tout paraissait sourire aux projets de l'abîme.  
Les armes de la France au service du crime  
Chez les peuples conquis portaient l'impiété.  
Notre vieille Belgique eut sa part des épreuves :  
Ses prêtres menacés et ses églises veuves,  
Où sur l'autel du Christ trônait l'impureté ;  
Des torrents d'un sang pur qui fumaient dans nos villes,  
Le feu venant en aide où s'émoussait le fer,  
Courbèrent un moment nos pères indociles  
Sous le joug ordurier qu'avait forgé l'enfer.  
L'antique foi semblait à tout jamais proscrite.  
Il ne restait plus rien de ces séjours d'élite  
Où l'amour de la Croix entraînait tant de cœurs

Vous aussi, cher asile, où Wivine et ses sœurs  
Au Dieu du Golgotha s'offrirent les premières,  
Ô couvent de Bigard ! vous vîtes les colères  
Des suppôts de Satan se déchaîner sur vous !  
Le feu vous dévora. De vos murs vénérables  
Quelques débris épars, trésor sacré pour nous,  
Rappellent à nos cœurs ces fureurs exécrables.

Sur ce drame honteux jetons un voile épais...

Ô restes de Bigard, ô pieuses reliques,  
Ô ruines à qui j'ai porté mes respects !  
Bien d'autres souvenirs doux et mélancoliques  
S'éveillent dans le cœur qui croit en mon Jésus  
Et sent, en vous voyant, couler ses pleurs émus !  
Le jour où je vous vis était un jour splendide ;  
Le vieux chêne, les fleurs, les oiseaux, le zéphyr,  
Tout semblait me parler de la vierge candide,  
Qui vint dans ce désert pour Dieu s'ensevelir.  
Là, fut sa pauvre grotte (1), et là son monastère ;  
Ici coule le fitot qui la désaltéra  
Et qui garde toujours la vertu salutaire  
Que par son saint contact la vierge y déposa.  
Que de fois ses yeux bleus virent ce paysage !  
Que de fois ce gazon ploya sous ses genoux !  
Que de fois ces échos répétèrent l'hommage  
Qu'elle offrait au Seigneur d'un ton de voix si doux !  
Rayonnants de splendeur et de grâce sereine,  
Les mains pleines de fleurs écloses dans les cieus,  
Les anges s'abattaient près de cette fontaine,  
Et couronnaient la sainte et parfumaient ces lieux.  
Elle savait le nom de ces anges d'élite ;  
Dans leurs chers entretiens que l'heure passait vite !  
Combien de fois après ce banquet des élus,  
À Wivine ils parlaient du ciel et de Jésus !

Tous ces lieux sont pleins d'elle, et l'on sent sa présence  
Au fond de la clairière, au détour du ravin,  
On dirait tout à coup qu'on la voit qui s'avance  
Et vous jette de loin un sourire divin !  
La brise qui soupire, oh ! c'est sa voix si pure,  
C'est l'hymne qu'elle chante au Dieu de la nature !  
Elle est partout. Partout son souvenir vivant  
À ce site béni donne un charme émouvant.

Debout sur un coteau semé de germandrée,  
D'où l'on voit d'un regard le cloître et la contrée,  
Je restai bien longtemps demandant au Seigneur  
La grâce de chanter Wivine avec ferveur.  
Mon esprit remontant le fleuve des années,  
Revoyait Grand-Bigard animé, radieux,  
L'abbesse qu'entouraient ses filles fortunées,  
Et le temple où leurs voix s'élevaient vers les cieus...

Mille autres souvenirs, comme des chants célestes,  
De Wivine à mon cœur ont redit les altruits :  
De ces bons souvenirs, dans ces rimes modestes,  
Murmurent, cher lecteur, les échos imparfaits.

(1) Voir la note 4, à la fin du volume.

## L'HUMBLE ABBESSE

De toutes les vertus Wivine était l'exemple :  
C'était elle toujours qui la première au temple  
Montrait à ses enfants avec quel noble feu  
L'homme doit désirer d'être devant son Dieu.  
Là, près du tabernacle où le Verbe demeure,  
La prière montait plus ardente et meilleure ;  
Là, devant ce Jésus, qui de sa majesté  
Voile à nos faibles yeux l'écrasante beauté  
Et se cachant pour nous sous une vile espèce,  
Veut que devant la Foi notre raison s'abaisse ;  
À ce Dieu qui résiste aux esprits orgueilleux,  
Et donne aux humbles cœurs au-delà de leurs vœux,  
Wivine demandait de pouvoir bien comprendre  
Combien l'homme, qui n'est que poussière et que cendre,  
Doit, s'il veut plaire à Dieu, se faire humble et petit,  
Fuir tout le vain éclat dont un nom retentit,  
Savoir qu'il est pécheur et de plus misérable,  
Que tout ce qu'il bâtit repose sur le sable,  
Et que tous ses efforts pour grandir en vertus,  
Si Dieu n'y met la main, sont des efforts perdus.

Or, Wivine était humble, et si le Christ son Maître,  
À son humilité l'eût bien voulu permettre,  
Dans les plus durs emplois et les plus rebutants,  
Avec joie, elle aurait coulé tous ses instants.  
De ses filles, les sœurs, l'abbesse était l'esclave.  
Pour elles sa tendresse ignorant toute entrave,  
De la chaleur des jours portait gaîment le poids  
Et courait vaillamment au-devant de la Croix.  
Jamais le moindre mot de regret ou de plainte  
N'altéra la douceur des lèvres de la Sainte.  
Elle était toute à tous et croyait néanmoins  
Que son zèle manquait et d'ardeur et de soins.  
Trouvant dans les mépris une douceur étrange,  
On la voyait rougir à la moindre louange.  
Dans sa grande pâleur et ses traits amaigris  
Ses jeûnes rigoureux apparaissaient écrits.  
Sur sa chair flagellée, elle portait la haire :  
Pour son corps cependant elle croyait trop faire.  
Appuyant sur la foi sa grande humilité,  
Elle avait un respect profond, illimité,  
Pour le digne vieillard, dont la sage parole  
Était son seul flambeau, son unique boussole.  
Elle voyait en lui le lieutenant de Dieu ;  
Et souvent, en tremblant, elle baisait le lieu  
Où l'illustre Franco, le front dans la poussière,  
Avait devant Jésus épanché sa prière.

## LE DERNIER MESSAGE

Dans sa pauvre cellule, un jour Wivine offrait  
De son humble oraison au Christ l'encens parfait,  
Quand la vieille tourière apparut à la porte  
Et dit : « Mère, pour vous, voici ce que j'apporte.  
Un ermite a remis pour vous ce parchemin ;  
Mais en me le donnant, comme tremblait sa main !  
Puis, sans rien ajouter, pâle et mélancolique,  
Il a pris le chemin de la forêt antique. »

Elle dit, et s'éloigne avec un grand salut.  
Et Wivine inquiète ouvrit la lettre et lut :

« Ma sœur en Jésus-Christ, ma révérende abbesse,  
Je l'écris devant Dieu : j'ai tenu ma promesse.  
Les champs de l'Idumée ont vu couler mon sang ;  
Et le Christ, par mon glaive, a courbé le croissant.  
Un jour Baudouin m'offrit la couronne en Syrie,  
Mais mon cœur me poussait à revoir ma patrie  
Et vous que j'aimais tant ; j'avais rempli mon vœu.  
Ah ! je vous aime encor ! Mais je vous aime en Dieu !  
Rassurez-vous, ma sœur, Richward dans la retraite,  
Pour marcher sur vos pas s'est fait anachorète.

Ma sœur, vous souvient-il de ce bienheureux jour  
Où vous vîntes, sans peur, implorer à la cour  
L'appui de Godefroid, duc de Lotharingie ?  
Je vous y vis. J'étais encor sous la magie  
De ce fidèle amour que j'éprouvais pour vous,  
Et je fus sur le point de tomber à genoux,  
Quand, l'auréole au front, tous les seigneurs vous virent.  
Oui, mon cœur frémissait ; mais vos lèvres s'ouvrirent ;  
Vous parlâtes, ma sœur, et vous dites comment  
Vous viviez, pour Jésus, dans un plein dénûment.  
Je crus ouïr la voix du Rédempteur lui-même ;  
Sa Grâce demandait une offrande suprême.  
Pour que mon sang ému cessât de bouillonner,  
Soudain je résolus de tout abandonner.  
Je l'ai fait. Loin des biens dont la mort fait sa proie,  
Du seul amour réel je savoure la joie,  
Wivine, et c'est à vous que je dois ces bienfaits,  
Ces purs enivres, ces extases de paix.  
La forêt d'Afflighem inexplorée et sombre,  
M'offrait un abri sûr au milieu de son ombre (1).  
Ma sœur, j'y vins, j'y suis, j'y finirai mes jours ;  
Je ne vous verrai plus... Mais mon âme a recours  
À votre souvenir, puis à votre prière.  
Priez, afin qu'en paix je ferme ma paupière.  
Les cœurs purs, dévoués, se rejoindront aux cieus ;  
C'est mon espoir, ma sœur, recevez mes adieux. »

Et Wivine rougit : un saint homme la loue ;  
Cet éloge naïf fait briller sur sa joue  
Ces nuances de rose où se lit la pudeur.  
Ainsi l'on voit parfois une rouge lueur  
Que l'aurore répand sur les champs pleins de neige.  
Et la sainte rend grâce à Jésus qui protège  
Tous ceux qui pour l'aimer suivent ses pas sanglants.  
Elle tombe à genoux, et ses soupirs brûlants  
Bénissent l'Éternel, elle prie, elle pleure.  
Loin d'elle, dans les bois, pleurerait à la même heure,  
Celui que son exemple a conquis à la Croix.  
Et les anges de Dieu recueillaient à la fois,  
Dans une coupe d'or, les pleurs et la prière  
De la sainte recluse et du saint solitaire.

(1) Richward imita l'exemple de celle qui avait repoussé son amour ; il se retira dans la forêt d'Eeckhout, près d'Afflighem, et il y mourut en odeur de sainteté.

(GAZET, *Histoire ecclésiastique des Pays-Bas.*)

## TÈDE

Parmi les filles de l'abbesse,  
Une professe  
Brille comme une rare fleur,  
Par sa candeur.

Et pourtant elle est rousse et laide,  
La pauvre Tède !  
Mais on voit un reflet des cieux  
Dans ses beaux yeux.

Quelle odeur douce et virginale  
Son âme exhale !  
Du baume de l'amour divin  
Son cœur est plein.

Est-il vraiment de tourterelle  
Plus simple qu'elle ?  
Quel est le cœur que sa bonté  
N'ait enchanté ?

Partout où paraît l'humble fille  
Le bonheur brille ;  
Et sa gaîté charme souvent  
Tout le couvent.

Sa joie, elle la trouve entière  
Dans la prière :  
Quand elle adore l'Éternel  
Elle est au ciel.

Dans le temple, comme le cierge,  
La jeune vierge,  
Sent son cœur à force d'aimer  
Se consumer.

Quand elle prie, et que son âme  
Est toute flamme,  
Des anges elle entend parfois  
Les pures voix.

« Ô notre sœur, chantent les anges,  
Que vos louanges  
Montent joyeuses vers le Christ :  
Il leur sourit. »

Et de ses pleurs, Sauveur du monde,  
Elle t'inonde !  
Sur ta croix ses baisers ardents  
Tombent longtemps.

À tes genoux, comme Marie,  
Tède, attendrie,  
T'écoute lui parler au cœur,  
Ô Rédempteur !

Dans sa cellule, quand l'extase  
Soudain l'embrase,  
Comme un bel astre, dans la nuit,  
Son front reluit.

Partout elle voit t'apparaître  
Ô divin Maître !  
Partout elle adore à genoux  
Ton nom si doux.

Dans les hommes, la vierge sage  
Voit ton image ;  
Pour leur salut, souffrir, mourir,  
Est son désir.

Ainsi son amour te révère,  
Dieu du Calvaire !  
Elle croit ainsi chaque jour  
Dans ton amour.

Mais d'où naît un si grand mérite ?  
Ah ! Tède imite  
Toute brûlante d'un saint feu,  
Sa mère en Dieu.

## LE CIERGE

Au couvent, de la nuit règne le grand silence.  
Matines ont sonné. Vers le temple s'avance  
Le cortège muet des sœurs qui vont prier,  
Et de leur voix de vierge, en chœur psalmodier  
De la Mère de Dieu les saintes litanies,  
Cris de foi, proclamant les grâces infinies  
De Celle qui reçut le Verbe dans son sein,  
Quand il vint aux enfers ravir le genre humain.  
Et Wivine pleurant de bienheureuses larmes,  
Chantait les courts versets, ces titres pleins de charmes,  
Et toutes ses enfants, autour d'elle à genoux,  
En chantant répondaient : Priez, priez pour nous !

Quel spectacle angélique ! à cette heure où le monde,  
Lassé de voluptés, dort son sommeil immonde,  
Cent vierges de Jésus, dans le froid de la nuit,  
Dédaignant les plaisirs que ce monde poursuit,  
Chantent, le cœur joyeux, leur hymne accoutumée,  
À la Reine des cieux, leur Mère bien-aimée,  
Et pour tous ses bienfaits rendent grâces à Dieu...

Soudain l'obscurité se fit dans le saint lieu...  
Les cierges parfumés ensemble s'éteignirent,  
Les gothiques arceaux sur leur base frémissent,  
Pendant qu'on entendit le noir esprit du mal  
Annoncer son courroux par un rire infernal.  
Des spectres effrayants, des visions funèbres  
Dans les airs, au dehors, glissent dans les ténèbres...

Autour de leur abbesse, on vit les jeunes sœurs,  
Se grouper à l'instant et répandre des pleurs.  
« Mes filles, leur dit-elle, espérons, du courage !  
C'est en vain que Satan veut exercer sa rage.  
Prions avec ferveur ! » Et la Sainte à l'instant  
Fait un signe de croix... Ô prodige éclatant !  
Les fantômes hideux et les larves sans nombre,  
Hurlant et blasphémant disparaissent dans l'ombre.

Des parfums les plus doux l'église se remplit ;  
Un chant mélodieux dans les airs retentit ;  
Des ailes mollement frémissent dans l'espace.  
Puis un ange des cieux, resplendissant de grâce,  
Plus brillant que la rose à son premier matin,  
Apparaît dans l'église et rallume soudain  
L'un des cierges placés près de la sainte abbesse,  
Et puis revole aux lieux de l'éternelle ivresse.

Wivine est en extase avec son cher troupeau ;  
Ravie, elle saisit le glorieux flambeau ;  
D'un éclat surhumain son beau front s'illumine,  
On chante alleluia ! Mais tout à coup Wivine :  
« Ô mes filles, dit-elle, allons ensemble au chœur  
Devant le saint autel louer Notre-Seigneur ! »  
Et l'abbesse s'avance, en tenant devant elle  
Le cierge merveilleux dont la flamme étincelle.  
On eut dit, à la voir, la colonne de feu  
Qui marchait autrefois devant le peuple hébreu,  
Pour diriger ses pas vers la terre promise.  
Le céleste flambeau fait rayonner l'église ;  
Les épouses du Christ s'inclinent à la fois,  
Et bénissent Jésus du cœur et de la voix.

## LA DUCHESSE MARIE

### I.

Le pays subissait une terrible épreuve  
Et de Godefroid deux la malheureuse veuve  
Tout en berçant son fils sur son cœur maternel  
Souvent, les yeux en pleurs, invoquait l'Éternel.  
« Mon fils n'a que deux ans, disait la pauvre mère,  
Et l'enfance pour lui s'annonce bien amère.  
Partout je vois la guerre ou bien la trahison :  
Le seigneur de Bréda, le comte de Vizzon  
S'unissent à Berthould pour briser ma puissance :  
Berthould m'a refusé serment d'obéissance.  
Que vais-je devenir en ce pressant danger,  
Et ce cher orphelin qui va le protéger ?  
Ah ! Dieu m'inspire : allons trouver sainte Wivine ;  
Elle obtiendra pour moi l'assistance divine ! »

### II.

Sans se faire annoncer, la duchesse, un matin,  
Du couvent de Bigard avait pris le chemin.  
La tourière surprise en voyant la princesse,  
Dit : « La communauté, Madame, est à la messe ;  
Dans la salle d'honneur je guiderai vos pas.  
Non, non je vais prier, ne me retenez pas. »

Et la noble duchesse arrive au seuil du temple ;  
Elle s'arrête là. Son œil surpris contemple  
Un tableau que, sans doute, avec un tendre amour,  
Les anges admiraient du haut de leur séjour.  
Wivine et ses enfants, à genoux sur les dalles,  
Ouvraient au bon Sauveur leurs âmes virginales.  
Et demandaient au Dieu qui n'est que charité  
Le feu d'amour par Lui sur la terre apporté.  
Immobile et muet, comme la froide pierre,  
Le pur troupeau du Christ exhalait sa prière,  
Une prière intime, un colloque du cœur  
Et qui n'est entendu que du seul Créateur.

Un vieux prêtre paraît pour offrir la Victime  
Qui lave dans son sang les souillures du crime,  
Et des vierges les chants s'élancent vers les cieux.  
Sous une habile main l'orgue mélodieux  
Mêle sa voix sonore aux ravissants cantiques.  
Non, les concerts du ciel ne sont pas plus magiques.  
La princesse frémit ; par un souffle inconnu  
De paix, de foi, d'amour, tout son cœur est ému ;  
Et soudain ses genoux, fléchis par la prière,  
Sentent le froid contact du seuil du sanctuaire...

### III.

Dans le cœur de Wivine, où s'amassent les pleurs,  
La noble infortunée épanche ses douleurs :  
« Princesse, dit Wivine, aux pieds du Maître auguste,  
Nous porterons vos vœux. De toute cause juste  
Il est le défenseur et le ferme soutien ;  
Sa main de tous ces maux fera sortir le bien.  
Vous portez le doux nom de la vierge Marie,  
Nous irons la prier pour vous et la patrie.  
Pour moi, c'est un devoir, une dette de cœur.  
L'aïeul du jeune duc fut notre bienfaiteur.  
Et vous-même, Madame, en mainte circonstance,  
Vous avez mérité notre reconnaissance.

Mais Dieu veut être aidé dans le bien qu'il nous fait.  
Ne perdez plus de temps, assemblez en secret  
Les guerriers dévoués à votre cause sainte ;  
Contre vos ennemis ils marcheront sans crainte.  
Mais surtout recherchez pour vous et votre enfant  
L'aide du grand Thiéry (1). Son glaive triomphant  
Saura des révoltés abattre l'arrogance...  
Nous, nous prirons, Madame, et par la pénitence  
Nous fléchirons Celui dont l'invincible bras  
Donne seul la victoire au grand jour des combats.

— Adieu, ma mère, adieu ; mon âme est raffermie ;  
Vous m'avez consolée, ô chère, ô sainte amie.  
Jésus sera ma force : il est mon seul espoir ;  
Bénissez-moi ! Bientôt puissé-je vous revoir ! »

## LA BATAILLE DE RANSBECK

Docile à ces conseils dictés par la prudence,  
La duchesse, à Louvain, proclame la régence,  
Et nomme pour tuteurs du jeune Godefroid  
Quatre nobles guerriers, fidèles au bon droit.  
Ô mon pays ! jamais ne perdez la mémoire  
De ces héros couverts de la plus pure gloire !  
Que l'avenir répète et vénère les noms  
Du sire de Wemmel et des vaillants barons  
Dont Diest, dont Wezemale et dont Bierbeck s'honore !  
D'un prince qu'au berceau l'on balançait encore,  
Les orgueilleux Berthould, au mépris du devoir,  
Convoitaient lâchement le souverain pouvoir.  
Ils arment leurs vassaux, ils sèment la discorde,  
Ils plantent leur bannière au château de Vilvorde,  
Par le fer et le feu se tracent leur chemin,  
Et, non loin de Bruxelles, apparaissent soudain...

(1) Thiéry d'Alsace, comte de Flandre.

Aux armes ! chevaliers, et vous, Gilde aguerrie !  
Combattez pour le duc, mourez pour la patrie !  
Dans les champs de Ransbeck (1), Flamands et Brabançons,  
Sous un même drapeau rangent leurs bataillons,  
Et leur chef valeureux d'un noble orgueil tressaille,  
Quand leurs cris enflammés demandent la bataille.

Tout à coup dans le camp une acclamation  
Des guerriers bouillonnants fixe l'attention  
Et les exalte tous. Qu'ont-ils vu?... La duchesse !  
Étouffant dans son sein la crainte et la tendresse,  
L'héroïne, des siens vient partager le sort.  
Elle est là, sur son cœur tenant son fils qui dort.

Le clairon retentit : les escadrons s'élancent ;  
On frappe, on tombe, on meurt ; les succès se balancent.  
La princesse debout près d'un saule pleureur,  
De ce terrible jeu suivait toute l'horreur,  
Et suppliait son Dieu, par ses vives alarmes,  
De sauver son enfant et de bénir ses armes.  
Lorsque soudain vers elle accourt un chevalier.  
Arnold de Craenheim demande l'héritier,  
Le petit Godefroid ; et des bras de sa mère  
Il prend le noble enfant, cette tête si chère.  
La mère jette un cri, pâlit et lentement  
Entre des bras amis tombe hors de sentiment.  
Mais Arnold tout entier au dessein qu'il médite,  
De son grand bouclier se débarrasse vite,  
Dans le creux de cette arme, ingénieux berceau,  
Dépose doucement son précieux fardeau,  
Et le montre un instant aux regards de l'armée,  
D'une indicible ardeur tout à coup animée.  
Puis prenant une écharpe, et vu de tous les yeux,  
Au saule Arnold suspend le berceau glorieux ;  
Et fier de l'action que son amour a faite,  
Au plus épais des rangs le héros se rejette.

Quand, par les soins touchants de ses dames d'honneur,  
La duchesse rouvrit ses yeux avec lenteur,  
« Mon enfant, mon enfant ! » fut sa seule parole...  
D'un geste et d'un regard on lui montra le saule,  
Et le lit aérien où le souffle du vent  
Berçait l'enfant aimé par un doux mouvement.  
Là mère a tout compris ; et les yeux pleins de larmes  
Et fixés sur ce fils, objet de tant d'alarmes,  
Elle tombe à genoux, et son cœur maternel  
Offre pour son enfant sa vie à l'Éternel.

Cependant la mêlée est devenue affreuse...  
La troupe de Bierbeck doit plier, moins nombreuse,  
Devant les bataillons par Berthould commandés.  
De îlots de sang humain les champs sont inondés.  
Dans les airs agités roule un tonnerre immense,  
Pêle-mêle des cris de rage et de vengeance,  
Des râles des mourants, du choc des escadrons  
Et des fiévreux accords jetés par les clairons.  
Des soldats furieux souvent la flèche aiguë  
Près du berceau du duc fend en sifflant la nue...

Pour sa mère qui prie, ô Dieu quelle terreur !  
Combien de fois son sang se glaça dans son cœur !

Quel supplice pour elle et pour ses nobles dames  
Dont l'angoisse étreignait et torturait les âmes !  
Dieu seul peut les sauver, Dieu seul est leur appui,  
Et, pleines de gros pleurs, leurs voix montent vers Lui.  
Soudain un cri terrible a fait trembler la plaine ;  
La bataille a cessé, car la victoire est pleine.  
Le ciel fit triompher l'innocence et le droit  
En donnant la victoire au jeune Godefroid...  
Mais que de sang, hélas ! et quel sombre carnage  
Pour sauver d'un enfant le royal apanage !  
Trois des nobles tuteurs (2), morts comme des héros,  
Reçurent leur laurier couchés dans leurs tombeaux.

La pieuse duchesse, en rentrant à Bruxelles,  
Alla rendre au Seigneur des grâces solennelles.  
Puis dans sa gratitude, ignorant tout retard,  
Elle courut bénir l'abbesse de Bigard.  
Heureuse, elle apportait à l'autel de Marie  
Des vases précieux venant de l'Assyrie,  
Et consacrait au nom de son fils bien-aimé  
Des biens plus étendus au couvent renommé.

## ÉPREUVES ET MIRACLE

La flamme épure l'or, l'épreuve épure l'âme.  
Wivine fut par Dieu jetée en cette flamme,  
Dans ce feu de la Croix qui donne plus d'éclat  
Aux âmes qui sans crainte affrontent le combat.  
Dieu permit à Satan d'entrer au monastère,  
D'épandre dans les cœurs son souffle délétère,  
Et d'obscurcir un ciel beau de sérénité.  
Et Wivine bientôt, le cœur tout attristé,  
Dans quelques jeunes sœurs surprit de l'inconstance,  
Certain éloignement né de la défiance :  
« Elles n'approuvaient pas ses jeûnes, sa rigueur ;  
Et malgré ses vertus et son air de douceur,  
Son zèle quelquefois devenait tyrannique ;  
Que la discrétion était le sel mystique  
Dont leur abbesse, hélas ! voulait user le moins ;  
Et qu'enfin la ferveur dont elles sont témoins  
Dans l'exaltation prend sa source certaine... »

Elles ne songeaient pas, dans leur sagesse vaine,  
Que dès sa tendre enfance, à l'ombre du foyer,  
Wivine avait appris le grand art de prier ;  
Qu'elle fit, jeune encor, dans une solitude,  
De ses austérités l'apprentissage rude ;  
Que dans tous ses desseins, elle n'avait qu'un but :  
Glorifier leur Dieu pour leur propre salut  
Et rendre dans les cieux leur couronne plus belle.

(1) La bataille de Ransbeck eut lieu en 1143.

(2) Thiéry d'Alsace consentit à tirer l'épée dans la guerre des tuteurs du duc de Brabant, Godefroid III, contre les Berthould de Grimbergen. Ces tuteurs lui promirent, mais sans avoir l'intention de tenir leur parole, qu'à sa majorité, le jeune duc se reconnaîtrait vassal de la Flandre. Disons à la louange de Thiéry qu'il ne réclama jamais l'exécution de cette promesse avec beaucoup d'insistance. Dans une entrevue qu'il eut plus tard avec le duc devenu majeur, il lui rappela l'engagement que ses tuteurs avaient pris pour lui : « Tuez-moi donc, dit Godefroid au Flamand, en lui présentant son épée, car je préfère la mort à la honte d'avilir le noble duché de Brabant ! » Profondément touché de cette héroïque réponse, Thiéry n'insista pas. (Chroniques du Brabant.)

Et Wivine souffrit d'une douleur cruelle ;  
Eh quoi ! ces jeunes sœurs qui la prenaient jadis  
Pour un blond chérubin venu du Paradis,  
Dont les cœurs si souvent dans son cœur s'épanchèrent ;  
Dont les pleurs sur ses mains si souvent s'étanchèrent,  
Et qui la vénéraient et la chérissaient tant  
Trouvaient que son doux sceptre est un joug rebutant !

Seule avec Jésus-Christ pleurait la sainte abbesse,  
Et demandait au ciel un rayon de sagesse,  
Qui lui fit découvrir ses défauts ignorés,  
Par lesquels tous les cœurs se disaient ulcérés.  
Mais plus elle sondait les replis de son âme,  
Mieux elle comprenait que dans un piège infâme  
Les cœurs de ses enfants avaient été surpris,  
Et que seul l'ange noir les avait tous aigris.  
C'était donc une épreuve, une sainte parcelle  
Que du bois de la Croix Dieu détachait pour elle.  
Elle baise la main qui la flagelle ainsi,  
Mais, mère vigilante, elle comprend aussi,  
Qu'elle doit des démons faire avorter l'ouvrage.  
Or, à ses sœurs, un jour, elle tint ce langage :  
« Notre divin Époux, vous les avez, mes sœurs,  
Veut seul et pleinement le trône de nos cœurs.  
Mais comment voulez-vous, hélas ! qu'il y repose,  
Si ces cœurs ne sont pas une demeure close  
À tout mauvais désir, à tout péché d'orgueil ?  
Satan — Dieu l'a permis — vient de franchir ce seuil.  
C'est lui qui, malgré vous, contre moi vous irrite ;  
Mais Dieu doit nous juger selon notre mérite.

Je n'ai rien établi dans la communauté  
Sans que l'abbé Franco n'ait été consulté.  
Ne nous arrêtons pas à des pensers frivoles,  
Je suis digne de vous, croyez-en mes paroles.  
Les douceurs dont le Christ nous comble chaque jour,  
La paix que nous goûtons dans ce pieux séjour  
Compensent largement les légers sacrifices  
Qu'un cœur timoré doit lui faire avec délices.

Pourquoi les premiers feux d'une vive ferveur  
S'éteignent-ils ainsi, noyés dans la tiédeur ?  
Pourquoi murmurez-vous, blâmez-vous votre mère ?  
Ô mes sœurs, de Jésus redoutez la colère ! »

À cette tendre voix, les cœurs restèrent sourds :  
La Discorde régnait plus sombre tous les jours.  
Mais la main de Jésus renversa cet obstacle.  
L'épreuve avait suffi : Dieu, par un grand miracle,  
Montra combien Wivine était sainte à ses yeux,  
Et n'avait qu'un seul but : le bon plaisir des cieux.

C'était le jour riant de la Pâque fleurie.  
Les sœurs étaient à table ; et leur mère attendrie  
Venait de leur servir quelques mets délicats  
Et des fruits conservés en dépit des frimats.  
Elle aurait bien voulu, la bonne et sainte abbesse  
Verser à ses enfants d'un vin pur l'allégresse :  
Hélas ! au seul désir son cœur doit s'arrêter,  
D'eau pure ses enfants devront se contenter.  
Or, voyez, au moment où d'une urne profonde  
On verse à chaque sœur le frais cristal de l'onde,  
En un vin scintillant se change toute l'eau,  
Et de soudaines fleurs un merveilleux réseau  
Éclot autour des fruits et parfume la salle...

D'une sainte terreur la troupe virginal  
Est saisie ; elle pleure ; et, tombant à genoux :  
« Pitié, disent les sœurs, mère, pardonnez-nous !  
Nous ne méritons plus de vous avoir pour mère ;  
Mais regardez les pleurs d'une douleur amère.  
Daignez aimer encor des cœurs qui, désormais,  
Comprendront votre amour, vos vertus, vos bienfaits. »

## LA PÉCHERESSE

Jésus des plus grands dons combla sa chaste épouse.  
En vain l'enfer arma sa puissance jalouse  
Pour ébranler Wivine et vaincre sa vertu :  
Aux pieds de l'humble fille, il hurlait, abattu ;  
Et comme pour sceller cette grande défaite  
Et faire rayonner d'une gloire parfaite  
Toute la sainteté de l'ange de Bigard,  
L'Éternel lui donna ce clairvoyant regard  
Qui des temps et des cieux traverse les distances  
Et perce jusqu'au fond la nuit des consciences.

Wivine savait tout. Cet œil intérieur  
Dont Jésus la doua, plongeait dans chaque cœur ;  
Et comme d'un haut lieu voyait le monastère,  
Les fermes, les enclos, les champs, le sanctuaire.  
Combien était puissant ce prophétique esprit,  
La légende le montre en ce frappant récit.

Admise par la sainte, une jeune professe  
Oublia ses devoirs et devint pécheresse.

L'infortunée avait, pour un coupable amour,  
De son couvent heureux déserté le séjour ;  
Et de son vil amant suivant la trace infâme,  
Elle avait dans la boue enfoncé sa pauvre âme.  
Mais le châtiment vint. Son lâche séducteur  
La quitta, lui laissant la honte et le malheur.  
Elle pleura d'abord, mais de pleurs peu sincères ;  
Et bientôt étouffant des remords salulaires,  
De crimes déhontés elle fit son plaisir.  
Elle qu'un mot moins pur jadis faisait rougir,  
À commettre le mal mit son unique gloire ;  
Et pour qu'à son audace on fût forcé de croire,  
Elle osa parier qu'elle irait pour de l'or  
Dans son ancien couvent passer deux jours encor.

Donc vêtue en professe, elle sort de Bruxelles :  
Deux pervers ont suivi la brebis infidèle ;  
Elle espère au couvent trouver un coin obscur,  
Et le moment choisi lui paraît le plus sûr.  
C'est l'heure solennelle, où dans le sanctuaire,  
De ses anciennes sœurs s'élève la prière.  
De son pied sacrilège elle a franchi le seuil ;  
Mais, soudain, ô terreur ! paraît, l'éclair à l'œil,  
Wivine, et sans parler, par un superbe geste  
Elle montre la porte à la fille immodeste.  
La femme sans pudeur rougit, tremble et s'enfuit,  
Sous les regards moqueurs du couple qui la suit.

La Sainte avait de loin vu s'approcher la louve :  
« Ô Dieu, ne souffrez pas qu'un seul instant se trouve  
Parmi votre troupeau cet impur animal ! »  
Et poussant ce soupir de son cœur virginal,  
Wivine interrompant la prière publique,  
Vint chasser du bercail l'étrangère impudique.

## L'ENTRETIEN

Le ruisseau de la Belle après mille détours,  
Descendu dans le val semble arrêter son cours  
Et de son lit étroit élargissant l'espace,  
Au sud du monastère étlend comme une glace  
La nappe de ses eaux, lac charmant, où les bois,  
Le cloître et les coteaux se mirent à la fois.

Wivine aimait à voir le lac, de sa cellule ;  
Et souvent quand du soir naissait le crépuscule,  
Avec l'humble Euteware, assise à ses côtés,  
Elle admirait son Dieu dans les grandes beautés  
Que partout à leurs yeux étalait la nature.  
Les jardins et les champs, et leur molle verdure,  
D'où monte le parfum de mille. et mille fleurs,  
Le lac, miroir limpide, où tremblent les couleurs  
Du ciel, des verts coteaux et des tourelles grises ;  
Les arbres frémissant sous le souffle des brises ;  
Le bleuâtre horizon où Dilbeck disparaît ;  
Ce val dont le soleil ne semble qu'à regret  
Retirer ses rayons qui lentement pâlisent ;  
Tous les bruits dans les champs et l'air qui s'assoupissent,  
Cette paix, ce sommeil de la création  
Plongent les saintes sœurs dans l'admiration.

Mais leur âme extatique à ce monde visible  
Ne saurait arrêter son vol irrésistible :  
Cet univers si beau, si radieux, qu'est-il ?  
Une sombre vallée, un triste lieu d'exil ;  
À peine une ombre pâle, un reflet transitoire  
D'un monde bien meilleur, où l'éternelle gloire,  
Où l'éternelle joie et l'éternel amour,  
Près du cœur du Très-Haut ont fixé leur séjour :  
Vers ce monde divin l'esprit des sœurs s'élança,  
Et l'une à l'autre dit ce qu'elle espère et pense  
De la Cité durable où la foi n'étend plus  
Ses voiles et ses nuits devant l'oeil des élus,  
Où ceux qui dans ce monde ont d'un pas plus fidèle  
Suivi le Rédempteur, l'adorable modèle,  
Sentent plus fortement l'ineffable bonheur  
Dont jamais l'œil humain n'entrevit la splendeur,  
Dont l'oreille ne peut soupçonner l'harmonie,  
Dont le cœur ne sait pas l'allégresse infinie,  
Et que pourtant Jésus fera goûter à ceux  
Qui portèrent sa Croix d'un bras plus courageux.

Elles disent, les sœurs : « Combien heureuse est l'âme  
Que l'amour de la Croix consume de sa flamme  
Et qui trouve ici-bas un avant-goût du ciel !  
Dans la coupe brillante et pleine d'un faux miel,  
Où boivent à l'envi les esclaves du monde,  
Ils puisent le dégoût, l'amertume profonde.  
Que sont tous les plaisirs, tous les enivrants ?

Des mensonges auxquels on croit quelques moments  
Et qui toujours au cœur laissent un plus grand vide.  
Quoi donc dans cette vie est durable et solide ?  
Une chose, une seule : et c'est l'amour de Dieu,  
L'amour du bien unique et qu'on connaît si peu !  
L'âme que cet amour sur cette terre embrase,  
Par le bonheur prélude à l'indicible extase,  
Que, dans le sein de Dieu, donne l'éternité.  
Aimer Dieu, c'est aimer la suprême beauté,  
Dont rien qui soit créé n'offre même une image ;  
Et dont la vision, sans ombre et sans nuage,  
Ravira pleinement, tant que durent les cieux,  
Sans les laisser jamais le cœur des Bienheureux.

Quand viendra, Dieu d'amour, cette heure incomparable,  
Où notre âme, sortant de ce corps misérable,  
Sur l'aile de la foi s'élèvera vers vous,  
Vers vous, qui, dans l'exil, fûtes son seul Époux ?  
Quand nos yeux verront-ils votre sainte demeure ?  
Quand sonnera, Jésus, pour vos servantes, l'heure  
Où, dans vos saints paryis, elles pourront enfin  
Vous voir, vous adorer, Époux, Ami divin ?  
Oh ! que ce soit bientôt, Jésus, Dieu de la vie !... »

Ainsi parlaient les sœurs, et leur âme ravie  
Paraissait entrevoir l'éternel Paradis.  
D'un éclat surhumain leurs yeux étaient remplis,  
Et leurs mains se serraient comme si l'une d'elles  
Allait déjà monter aux plages éternelles.

## MORT DE LA SAINTE

Wivine avait vieilli. D'innombrables enfants  
Avaient suivi ses lois pendant trente-quatre ans.  
Elle pouvait mourir : elle avait, vierge sage,  
Mérité des élus le céleste héritage.  
Les soucis, les travaux avaient miné son corps,  
Et de la vie en elle usé tous les ressorts.  
Par de vives douleurs, par une fièvre aiguë,  
La mort, tant désirée, annonça sa venue.  
Wivine fait venir le prêtre du Seigneur,  
Le vertueux Arnould, son sage directeur (1),  
Et de pleurs inondée, elle, lis d'innocence,  
Confesse les péchés de sa longue existence.  
Une dernière fois son cœur immaculé  
Va se nourrir du pain où Dieu se tient voilé.  
Humble jusqu'à la fin, Wivine fait étendre  
Sous ses membres brisés une couche de cendre.  
Ses enfants à genoux la couvrent de leurs pleurs,  
Wivine seule est calme au sein de ces douleurs.

L'angoisse d'Euteware est terrible : « Ma mère,  
Lui dit-elle, écoutez mon ardente prière !  
À vos côtés bénis soixante ans j'ai vécu :  
Qui, si vous me quittez, soutiendra ma vertu ?  
Mère, vous le savez : sans vous je ne puis vivre :  
Au royaume des cieux, ah ! laissez-moi vous suivre ! »

Wivine la console, et la baisant au front :  
« Ma sœur, Jésus m'appelle, et mon cœur lui répond ;  
De notre cher couvent sois la seconde abbesse. »

(1) Successeur de l'abbé Franco.



D'Euteware, à ces mots, redouble la tristesse.  
 Mais la sainte, fixant un long regard d'amour  
 Sur ses enfants en deuil : « Qu'en ce béni séjour,  
 Ô mes filles, dit-elle, une charité franche,  
 Fruit sacré de la Croix, de tous les cœurs s'épanche.  
 Les vrais enfants du Christ vivent de charité :  
 C'est le grand testament par le Sauveur dicté !  
 Que vos cœurs restent un !... Et vous, ô divin Père,  
 Ô Fils, ô Saint-Esprit, par un chemin prospère,  
 Vers la Jérusalem des chrétiens triomphants,  
 Daignez mener toujours mes filles, vos enfants !...  
 Et maintenant, Seigneur, votre servante est prête :  
 Que votre volonté, Dieu de bonté, soit faite !... »  
 Alors parmi des pleurs et des cris déchirants,  
 Le prêtre Arnould oignit de l'huile des mourants,  
 Au nom du Rédempteur les membres de Wivine.  
 Son psautier reposait sur sa chaste poitrine (1),  
 Immobiles, ses yeux contemplaient un objet,  
 Un invisible ami, qu'elle seule voyait ;  
 Sa lèvre tout à coup en souriant s'agite,  
 De l'éternel Époux saluant la visite.

Entre les bras du Christ Wivine allait aux cieus...

La mort avait passé sur son front radieux,  
 Sans en ternir l'éclat ni la beauté sereine.  
 Près de ce corps sans vie une paix surhumaine  
 Envahit ses enfants et console leurs cœurs.  
 Quand leur mère est au ciel pourquoi verser des pleurs ?  
 Leurs regards sont fixés sur cette face aimée ;  
 Des lèvres de la sainte une blanche fumée  
 S'exhale tout à coup et monte vers le ciel,  
 Comme l'encens léger qui flotte sur l'autel.  
 L'œil croyait distinguer mainte céleste image  
 Sur la blanche vapeur, qui, comme un grand nuage,  
 Allait vers l'Orient, mais, en s'élargissant,  
 Ces images formaient un tableau saisissant,  
 Une large peinture, où la vie exemplaire,  
 Que Wivine mena, revivait tout entière.

Ainsi Dieu consolait par un bienfait nouveau  
 Des filles de Bigard le désolé troupeau ;  
 Euteware avec Tède était la plus ravie.  
 Tout en baignant de pleurs la main trois fois bénie,  
 Qui se refroidissait dans leurs doigts caressants,  
 Les vierges louaient Dieu par leurs plus doux accents.

Pendant trois jours entiers, des chrétiens innombrables  
 Accoururent pour voir les restes vénérables  
 Et du ciel, par Wivine, implorer de grands dons.  
 Des dames de haut rang et de puissants barons  
 Mêlaient leurs pleurs à ceux de la foule attendrie.  
 Près du cercueil ouvert de la sainte chérie,  
 Mille voix racontaient les bienfaits merveilleux  
 Qu'elle obtint de Jésus pour tant de malheureux ;  
 Et pendant que ces voix de la reconnaissance  
 Font admirer la vierge et sa belle existence,  
 Des cris de cœurs émus, d'étonnantes clameurs,  
 De miracles nouveaux annoncent les grandeurs.  
 Un arôme céleste, une senteur exquise  
 Émane du saint corps et s'épand dans l'église.  
 Les malades que l'art avait soignés en vain,  
 Touchent la vierge morte et guérissent soudain ;  
 L'aveugle voit le jour et voit sa bienfaitrice ;  
 Le sourd apprend un nom qu'il chante avec délice,

Et répétant toujours : « Sainte abbessse, merci ! »  
 Le muet la célèbre et retourne guéri.  
 Sans trêve le miracle au miracle succède ;  
 À tout cœur qui gémit Wivine vient en aide,  
 Et bientôt la Belgique entend partout bénir  
 La vierge de Bigard si puissante à guérir.

## LA DÉLIVRANCE

Le jour même où le Christ vint chercher sa servante,  
 Le vénérable Arnould reprenait son chemin,  
 Repassant dans son cœur cette vie émouvante,  
 Cette mort qu'accueillit un sourire divin.  
 « Mais avant de rentrer, dit-il, au monastère,  
 Racontons ce trépas à mon ami Richward ;  
 Et, comme moi touché, le pieux solitaire  
 Élèvera ses mains vers l'ange de Bigard. »

Et vers une cellule, un chétif ermitage,  
 En appelant Richward, il dirige ses pas ;  
 Nulle voix ne répond à ce salut d'usage,  
 Il le répète encore et l'on ne l'entend pas ;  
 Inquiet, le vieillard foule ce seuil rustique,  
 Et, dans un coin, il voit Richward agenouillé.  
 Sans doute il achevait sa prière extatique,  
 Le front dans les deux mains sur un Christ appuyé.

Arnould toucha ses mains... froides comme la glace...  
 Le vieillard frissonna : « Richward ! s'écria-t-il,  
 Richward !... » Mais cette voix se perdit dans l'espace,  
 Richward avait quitté la terre de l'exil.  
 À l'heure même où Wivine entrait dans la patrie,  
 Dans le baiser du Christ Richward s'était éteint.

Surmontant la douleur de son âme meurtrie,  
 Arnould tombe à genoux près des restes du saint,  
 Et s'écrie : « Ô mon Dieu, je tremble et vous adore !  
 Vous me frappez deux fois : Seigneur, je vous bénis,  
 La mort en un seul jour me ravit et dévore  
 Deux modèles vivants, deux saints, deux grands amis.  
 Des larmes, ô mon Dieu ! J'aurais droit d'en répandre,  
 Mais je n'ose pleurer des saints montés aux cieus.  
 Qui m'eût dit cependant qu'aujourd'hui j'allais rendre  
 À mes meilleurs amis ces devoirs douloureux ?  
 Ce matin même encor j'entendais la voix claire  
 De mon pauvre Richward retentir dans le bois ;  
 À mon salut d'ami par un salut de frère  
 Le saint anachorète a répondu deux fois.  
 Ô Richward, je t'aimais, et j'aimais le silence  
 Où tu cachais pour tous ton passé plein d'honneur ;  
 Je savais cependant quelle fut ta vaillance,  
 Et comment tu portas la croix pour le Sauveur.  
 Ta mort fut de ta vie un écho magnifique ;  
 Ici, pendant trente ans, en priant tu vécus...  
 Et tu meurs en priant !... Âme sainte, héroïque,  
 Oh ! fais que je t'imité en tes mâles vertus ! »

Et bénissant le corps de ce grand solitaire,  
 En pleurant malgré lui le vieillard l'enterra ;  
 Il emporta ce Christ qu'en sa longue prière,  
 Et les jours et les nuits, saint Richward adora.

(1) Ce psautier se trouve parmi les Reliques de la sainte à Notre-Dame du Sablon, à Bruxelles. Voir la note 5.

## LA VISION DE TÈDE

## PRIÈRE

Les vierges de Bigard étaient donc orphelines.  
Leur deuil était profond, mais les faveurs divines  
Qu'au tombeau de leur mère on obtenait du ciel,  
De leur douleur cuisante adoucissait le fiel.  
Or, pour changer leur deuil en une pleine joie,  
Voici que Jésus-Christ, dans son amour, envoie  
À Tède le bonheur de cette vision :  
Wivine était montée à la sainte Sion ;  
La nuit de ce jour même, à genoux, l'humble Tède,  
De sa mère la sainte invoquait déjà l'aide ;  
L'extase tout à coup, sur ses ailes de feu,  
Transporte son esprit jusqu'au palais de Dieu.  
À travers les splendeurs des étoiles sans nombre,  
Elle voit s'avancer, en dissipant toute ombre,  
Un cortège éclatant, formé par des essais  
De bienheureux esprits, d'archanges et de Saints.  
Ils soutiennent joyeux un trône magnifique  
Couvert de soie et d'or, où brillante et pudique,  
Dans sa gloire apparaît l'abbesse de Bigard :  
Les délices du ciel remplissent son regard ;  
Sur son beau front palpite une flamme étoilée ;  
Sa couronne de vierge est à moitié voilée  
Par un tissu d'azur frangé de fleurs de lis,  
Une tunique d'or l'entoure de ses plis.  
Sur ce trône céleste, en agitant leurs ailes,  
Des anges font pleuvoir des roses immortelles,  
Dont les parfums exquis réjouissent les airs,  
Où mille séraphins redisent leurs concerts.

Enfin du chœur brillant sort une voix divine :  
« Tède, apprends que ce trône est l'œuvre de Wivine.  
Dès ses plus jeunes ans, jusqu'à sa sainte mort,  
N'épargnant nul labeur, ne craignant nul effort,  
La Sainte y travailla, joyeuse et sans relâche,  
Et maintenant enfin qu'elle a rempli sa tâche,  
Pour la récompenser nous la portons au ciel :  
Louanges à Wivine et gloire à l'Éternel !

Et le chœur radieux, dans un essor rapide,  
S'élevant tout à coup disparut dans le vide,  
Mais Tède de ses yeux perça longtemps encor  
Le ciel éblouissant d'une lumière d'or.

J'ai fini de tresser ma modeste guirlande,  
Bonne et sainte Wivine, et j'ose vous l'offrir ;  
Bien pâles sont les fleurs, bien chétive est l'offrande,  
Que sur elle pourtant votre regard descende,  
Et daignez la bénir !

Si pauvre soit le don, c'est un don de mon âme :  
Oh ! regardez l'amour de votre humble ouvrier.  
Il mit dans son travail tout ce qu'il a de flamme,  
Et c'est par son amour, ô Sainte, qu'il réclame  
Et qu'il ose prier ;

Qu'il ose vous prier, que vous daigniez l'instruire  
Dans l'amour de Jésus et de ses grandes lois ;  
Au chemin du Calvaire, oh ! veuillez le conduire,  
Et devant son œil faible, ô vierge, faites luire  
Le soleil de la Croix !

Donnez-moi, donnez-moi, ne fût-ce qu'une goutte  
De l'océan d'amour qui remplit votre cœur !  
Que pour louer Jésus nul labeur ne me coûte,  
Qu'au-dessus des ennuis qui parsèment ma route,  
Je m'élançe vainqueur.

Ô sainte, bénissez une mère que j'aime ;  
Bénissez le doux cœur, chère moitié du mien ;  
Bénissez mon enfant ! Que son beau diadème,  
Que des plus chastes lis Jésus formât lui-même,  
Ne soit terni par rien !

Bénissez les amis dont le cœur m'encourage,  
Et que mes faibles chants ont trouvés attentifs ;  
Préservez leur bonheur et leur foi du naufrage,  
Et conduisez au port de l'éternel rivage  
Leurs bien-aimés esquifs !

Et surtout bénissez votre vieille patrie,  
Fière de votre nom, fière de vos vertus ;  
Qu'elle ne souffre point que sa foi soit flétrie,  
Et toujours qu'elle reste une fille chérie  
De mon Maître Jésus !

## NOTES

### NOTE I.

*Lettres de fondation ou privilège accordées par Godefroid I<sup>er</sup>, dit le Barbu, à Sainte Wivine.*

(Extrait de AUBERTI MIRÆI *opera diplomatica et historica*, fol. 98-99.)

« In nomine sanctæ et individuæ trinitatis. Godefridus, divinâ miseratione, Dux et Marchio Lotharingiæ, et Comes Lovanii, omnibus tam præsentibus quam futuris in perpetuum. Admonet nos scripturæ divinæ pagina dicens : *Bene fac justo et invenies retributionem magnam, etsi non ab ipso, certe a Domino.*

« Ea propter Ego magnæ illius retributionis partem juvenire desiderans his, qui in hoc seculo, secundum iudicium humanum justi judicabuntur, bene facere disposui, ut eorum orationibus æternam apud Deum mercedem possim adipisci. Locum igitur quendam desertum, in meo allodio situm, qui BIGARDIS dicitur, ancillis Dei Wivinæ et Emwaræ liberâ devotione contradidi, ut quidquid in Deo servientium merito accresceret meæ et successorum meorum saluti proficeret.

« Et quia bonis initiis ipse cooperari solet, qui totius boni initium et perfectio est, cœpit idem locus et sororum numero et possessionum augmento succrescere; cujus ego congaudens profectui, et prospiciens utilitati, sororum ibi congregatarum volunlate, ascensu, et petitione locum ipsum, cum omnibus suis pertinentiis, cœnobio Haffligimensi subjeci, et Abbati regendum commisi, ut ipsius providentiâ et interior ancillarum Dei status ordinetur et exterior substantia disponatur.

« Quæcumque vero vel ex meo allodio eis concessi, vel ab aliis acquisita, ut liber advocalus, suscepi, Deo et sanctæ ejus Genitrici, ad usum sororum libera donatione contrado, et ut in perpetuo rata et inconvulsa permaneant, præsentis privilegii auctoritatem, sigilli mei impressione et testium adstipulatione confirmo. In quibus hæc nominatim designo allodia in Auster, Helbeke, Berchem, Weve, Reusele, Beverne. Testes autem, ubi locum præfatum ancillis Dei tradidi, hi interfuerunt.

« Steppo de Bruxella et frater ejus. — Walterus Redescot. — Lambertus de Craynhem. — Sigerus de Anderlecht. — Arnulfus de Asca. — Franco castellanus. — Amalricus de Brigardis. — Franco de Isca et fratres ejus Godefridus et Amalsicus. — Walle-rus de Ansilier. — Amandus de Bruxella.

« Cum Abbate commissi fuerunt hi : Balduinus, Decanus de Bruxella. — Anulphus, Presbyter. — Joannes de Anderlecht. — Franco Castellanus. — Ingelbertus de Atrio. — Franco Kalo.

« Actum est autem anno Dominicæ incarnationis millesimo centesimo tricesimo tertio, indictione undecima. »

### NOTE II.

La biographie de Sainte Wivine relate minutieusement les nombreux miracles relatifs à la guérison des maladies incurables dont souffraient divers habitants de Bruxelles, Opwyck, Forêt, Esnelaer, Braine-le-Comte, etc. Nous nous bornerons à en citer un seul, à cause du nom distingué de la personne guérie par l'intercession de notre Sainte. Le comte de Lannoy de la Mottrie, s'étant trouvé attaqué d'un mal de gorge violent, se mit entre les mains d'un habile homme qui ne négligea rien pour le guérir; mais voyant que le mal augmentait au lieu de diminuer, il se prit à désespérer de sa guérison. Le comte ne fut point effrayé de cette mauvaise nouvelle : il eut recours à notre chère Sainte, et fit faire une neuvaine à son tombeau; le même jour il se trouva hors de danger. Voici l'attestation de ce miracle, écrite de sa propre main, et scellée de ses armoiries :

« Je me trouvois incommodé vers le mois de décembre de 1716 d'un très violent mal de gorge, qui m'a tenu cinq mois au lit; je me suis mis entre les mains d'un très parfait, habile et honnête homme, qui me pansa avec tous les soins imaginables; et comme il commençoit à désespérer de ma guérison et me comptoit infailliblement pour un homme mort, je recourus au secours de Sainte Wivine, dont le corps et les ossements sont à l'abbaye de Bigard, située à une lieue de Bruxelles. J'y fis faire une neuvaine, et faisois dire neuf messes. Mon médecin, venant visiter ma gorge, fit,

dans le même temps qu'il la vit, un cri d'étonnement, et me dit avec joie : « À la bonne heure, Monsieur, vous êtes guéri; une grosse peau qui enflammait votre gorge, vient de tomber en se détachant de la gorge, et par la grâce de Dieu vous allez être guéri; je n'y trouve plus de danger. » Ce qui arriva comme il l'avait dit. J'allai à l'abbaye de Bigard pour remercier le Tout-Puissant de la grâce qu'il venoit de me faire, en me donnant la santé par l'intercession de Sainte Wivine, que je croyois fermement s'être bien voulu intéresser pour me procurer le rétablissement de ma santé. La déclaration que je fais est véritable et sincère dans tout ce qui me regarde; quant à l'égard d'un grand nombre de gens qui assurent qu'ils ont eu de grands secours pour plusieurs incommodités, particulièrement pour les maux de gorge, c'est ce que j'affirme pour être véritable, et sur quoi je porte témoignage par ma signature, et y ai fait apposer le cachet ordinaire de mes armes.

À Bruxelles, ce 19 juillet 1717.

« F.-H. DE LANNOY,  
Comte de la Mottrie. »

### NOTE III.

Parmi les grands hommes de ce siècle qui ont combattu les hérésies, il faut citer Franco, abbé d'Afflighem, qui écrivit avec tant de force pour défendre la grâce de Jésus-Christ contre les ingrats de son temps.

Joseph MEGE, *la Vie de saint Benoît.*

Le bienheureux Fulgence, abbé, et Franco, qui nous a donné un grand ouvrage sur le libre arbitre, ont été les plus brillantes lumières de l'illustre abbaye d'Afflighem.

*Voyage littéraire de deux religieux Bénédictins.*

### NOTE IV.

Une procession se fait encore tous les ans, le premier dimanche de mai, au village de Grand-Bigard, en l'honneur de sainte Wivine et en souvenir du lieu où elle a passé plusieurs années avant l'érection du monastère, lieu où est bâtie l'agreste chapelle. Cette procession a aussi pour but d'attirer les bénédictions du ciel sur les pèlerins qui s'y rendent en foule.

### NOTE V.

Ce fut le 5 juin 1805 (16 prairial de l'an XIII de la République française) que M<sup>me</sup> Claire-Marie de Cassaiguard, dernière abbesse du monastère, assistée de ses religieuses et des sœurs converses survivantes, vint remettre ès-mains de Sotteau, curé de Notre-Dame du Sablon, les trésors qu'elles avaient soustraits à la rapacité des agents du triste gouvernement de cette époque à jamais néfaste.

Ces trésors étaient : un coffret contenant les os de Sainte Wivine, fermé et couvert de velours cramoisi, entouré d'un ruban bleu et scellé aux armes de ladite dame abbesse de Cassaiguard; — le psautier de l'illustre Sainte; — le coussin sur lequel reposa sa tête vénérable lors de la translation de son corps en 1177; — enfin deux registres contenant les noms des membres de la Confrérie érigée dans l'église du monastère, en l'honneur de son illustre fondatrice.

Maintenant, voici la copie de l'acte constatant la remise de ce précieux dépôt à M. le curé de l'église de Notre-Dame du Sablon, à Bruxelles :

Le cinq juin dix-huit cent cinq (seize prairial an treize de la République française), Madame Marie Claire De Cassaiguard, Abbessse de l'abbaye de Grand-Bigard, près de cette ville, ordre de Saint Benoît, assistée de ses religieuses, actuellement en ville, les Demoiselles Madeleine Azevedo y Bernal, Marie-Thérèse De Plaine, Marie-Isabelle-Eugénie de Gyssele et Marie-Catherine-Josèphe Gillard (Mademoiselle Marie-Thérèse Van Couwenhoven étant absente), formant ainsi avec les sœurs converses Hyacinthe Van Vaerenberg, Elisabeth Walraevens, Jeanne Françoise Van Camps, Anne Houwaert, Scholastique Timmermans, Anne Marie Van Berckelaer, Benoîte Van Mulders, Wivine Van Ginderdeuren



## TABLE

PROLOGUE .....	03
1 <sup>re</sup> partie – <i>LA JEUNE SOLITAIRE</i>	
Le manoir d’Oisy .....	03
La tourelle .....	04
Euteware .....	05
Le chevalier Richward .....	05
La fin d’un beau jour .....	07
Super Flumina Babylonis .....	07
La fuite mystérieuse .....	08
Le désert de Grand-Bigard .....	08
L’installation .....	09
L’autel de pierre .....	10
L’amitié chrétienne .....	10
la bien-aimée des Anges .....	11
Encore un deuil .....	12
Le pèlerin .....	12
Le désert glorifié .....	13
2 <sup>e</sup> partie – <i>L’ABBESSE DE GRAND-BIGARD</i>	
La Cour de Brabant .....	14
L’entretien .....	16
Retour au désert .....	16
Fondation de l’abbaye .....	17
Les ruines .....	18
L’humble abbesse .....	19
Le dernier message .....	19
Tède .....	20
Le cierge .....	20
La duchesse Marie .....	21
La bataille de Ransbeck .....	21
Épreuves et miracle .....	22
La pécheresse .....	23
L’entretien .....	24
Mort de la Sainte .....	24
La délivrance .....	25
La vision de Tède .....	26
Prière .....	26
NOTES .....	27



Gravure représentant sainte Wivine de Grand-Bigard - Anonyme.